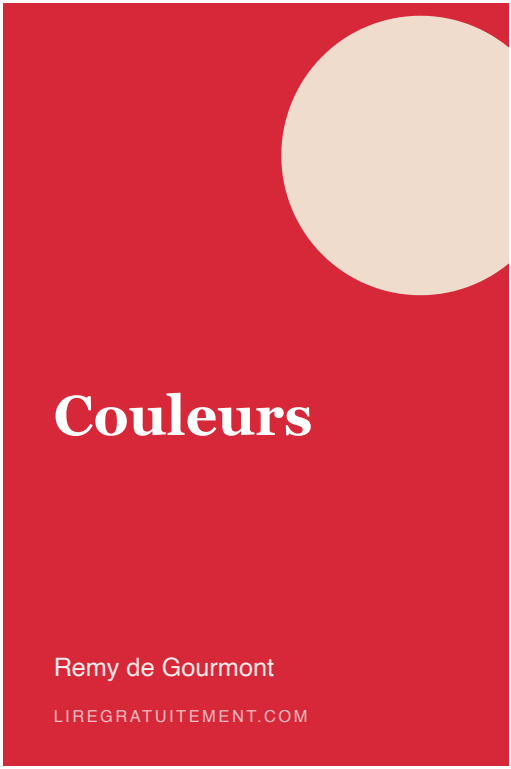

Couleurs

Remy de Gourmont

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Couleurs

0 + 4 Hi , (| ti PRET AI NET HA Me (LL { A LA D | ùl 18 pr ñ ne DU an { ua ou NP | | NAME LAN | Î fé ACTE ql LOT MASON ’] j ï ï , : L l ; À J (En # 14 re [ur b t" 14 eut | ’ (VER A Ru Fa AU Ü 4, [TC FLN A à FOUR N WU PNA NL APAPE ES nr N'ARE / Ten | AE UUEANM n " | 1 j FAT e \" ‘ } n L L PS FR (ail 13 PLe ec D. M "| Al { f. LES f ; » } LR JE | f LM CNE LEPALE er TP PAT 1ROIMLAN NL 1 Pa LA fl \ , î , LI AU i FEAT À : WEu'4 È o HAT } [LA v AR LN, { A! | LE W WT L VUREL "à F f: | | 1ELN) LA 1H Ê | À 1 VA Ant ? dl CAR "1 1 Ë LA y. NA , Ù + Des ÿ l Û t'il - [# TAUX + PU | 11 L ! | : PA PE OA 4 L LL. DATE pr AA I L : (À J = | PET D'TE te RCA EL UN LU AAA LIN PEPIEE LAAOEE t'ai n LHLA ST RUTr ls (Î 1Lé ” (i LA IR 2 | A NA N'UAINE LER . DER RON ON 1 HOT UN : & L AA: HR HDi me | L F L AUTTLE MALE 1 LE DRE ÿ CSS l J | k il LR MANE TO RE VE TNRN ES Ù NT NN ET) 14 HAL eo.

) 4, va mn LA LE | 14 OA TIT | (| 14 fi UN 5 LOL, | "a e | (A l Ve: 2 A} ; ti : ha | :

nl : | k } { / | , L nl k.E en KI, 10 k { 1 4 à È | ile ! : | : l M 7 CO-NEA Û y TL 2 | À et | NE AT PA PARUA E à te (AUeL Li | | FLOUE) é ÿ . FA nt-t) ps à Ki RE Te JA VOLE eee ANTATTS LA AMEN AAC | Si ADN NRE | i FANUPNT ALR LE PU | VMC RE " ù n td PE Can Ü Ne OX PAL l | ï A Û ! ‘1e { ù pl NC IEE ALL PLAT Vi l "1 ; Al D MAR (Hi PAU Vo: 10 h j Ù 1 ON ES EN Li { f re % Ni [A | l x r f | { \ u 1 l “RE 4 1h AA qi ? Le RUE A AN 1) AUS HA LATE 2e | . : L LU CA nf PL que PUR MERE ES = / | far

eun l : \ \ | | er " nr. } de Le) N LL Lu # i | 1 } Lu) Û La! LR i j Ù X | LE [| 4/1] ü RL PT As LE L FC : 11 AULA { 424 u} | à . IA n | MORE à 1 (l (| ll L cs ['IMAS IL ANT sl NI ve l U

Ex Libris PRINCESSE JEAN CALLIMACHI

0coi9e9

1 M ! 1h nat QU ; ARE ni | PAU DE ne Les, ne h a 0 n | MEURT 4 le Û 4 D j { ne à CNT MATE AN PE VA AE asie HE We (UE pl ie

"1 D 1 L MR AINUEUT if ÿ / hi ‘ à È {l : : Lt nus ni L 4 ” Fun L

fe

GTA AS on

CA qi LL ail Nu A Dal

ne

LOST

PATENTS HIDE De, gui il (NAN NAME SE PAM TPAPONI AE pou VO PE TR" nr ‘h | 1 À cu : | tt dE!

; AY) LAy AY.

(EME RAA CPE LA PISE NE ACTEURS ni (ant ut « DILAE AURNTONNUEUT AUTRES HARAS mr MAUR A UAH EN ETS : nu À UT (he JA NOR AU h F h UT re a UHR 10 ne qi nu n RM 4 (A 1e “) Dal HP «e | AU]

L À { AE OL ; [AE 1} ' pe . A À " Meet Dés { A di ne u 1 4 } pt À ‘ F | 3h % À {li Ki 74 1! fat À il Mi HAE if AL NI ES RNA NE nus D PEN EN Ar un PE AG RAA NAT ENT ME ART AN NE A Di COTE INT E SU PET ME PATENT PA Es n ALL A MP ELE LIANT APE UE f: APRES ALT IA bu 4 pu ve tient M) | EAN A | Nu nt LL Me { 14 | A (Ab (EF fo | on HUMAN | Lait RE Dm à } Al INT VAVIT I NU, PAR ARABE 4 jen TE) : y, { ni LOI 4 7e : VE OR FORD TA ET DDR TE EIUTA PL FLO PA A ARRET RE in TNT EAN N'y: ÿ td f Ar af HIb#} ARR PAQNEE: h Lé WAUE } PU nl tn }l fa e l AUTRE Hi

{ LAURE 1 USE it (UN À 1 « LAPS CARTON l4 FAP Par EU (FAIRE NUE AA PAUT IA | w+ Out H ; . HE ATETURS Li ANR EE nuit h [Li | QU AURAI fi Wuv | PART: FAN EWURIAINIRE ni | : n noie L'an Er [el | Ÿ M l l | JU | UN à A 1 «UN. ‘ (2 pb V'A-NITAT (Tru FL TU Ti à f ui? id} k } (2 LAN DE ORAK LE El La MON ENT N au ARE MU TARN uJ : ? (À (1! Er A U | | £ CH Et | N F L 1e l (| Un. 164 { n 140 1 4 } | (l il t + V 2 À { a \ \ ui LE Ge sai AA | 4 ' wi (A x W / qi k MER M À y 1102

L u ? , 20 u F | à) AU ; DUR on Ws (4 AA NA (HO # | j } Î D | 4 | { ù PE 14 AI 4} W NAION (# 1" LIRE | Je dan | k | L4 Ê ; ' ACTE mr nl A 4 Qu han 19 TE DH . {4 vol ? | "4 À TA | FAI (} ty nl HAENILE fl 1 | b î UV D 1 (7 14 LAN [AM f " | ALT \ 1 Le d'A FA | L x ! | AE TAAUE {4 ‘1 pi AN l NT rh AA NUS }

EN HARRIS WRI TI A " $ 4 HÉMIANE ë DAT A UT CALE MES our AN ATEN TA AM AA LUE DEP ATE fn CERTA LAN APON | Er : Fou | W CDR LU PT AT AAAUL AC DATI) AUS ELA 3 ! AA n HUM Juui i 42 ? MOTS EE HORAN 1% è AIN? f NF PETRE 44 PA {:! MAT { (o LCR Up w TN A | NATL En \ n 1 ET HART (4 1 ? 1 \ APCE EAT EURE 44 »)'MA RTE) RAR nn ut AE

AU DA AIO RON ENT EN ANT ARE k Le Al ! d 1 DIT MAAT) ' [RP 4 L È M } CU Arr, ql) Les qu Un (ts ï API \ r 1} à u N'a d 1 He Vi tu CAPAV AE TLES ADAXTROS 4 M | FA 1h À 3 CAAUAUI } L de") HR NE | RP ER os ju Fa ni SRE EAN AT PNA NL UE RON AE MARNE LA PARA E NATO RPT ER EN PSE TRES | el il 2 , ARE f À 1 et A No k Te 1 | | , 1 (ñ ER D CALE » d; pa . lu n M a Us ! AU EUPAF ITA TER Ù : ICral ANA \: PAT 1 AT IT TEM # AA / j 4} + CRUE | pa RU JA RfLE NT ÿ Hi 1 { LL CAO PRE ANS EM AT NA PRE WE FAO LA (ENT VAS Ni du nl | A HALLE AU Ar E EN at ATEN Put on LR PL an { RAT Et Dr AA AN NAN FE AD TE TAN D (0 con RAA MAN NN NUE PERRIN 29 71 Ho \ ie de ï Ho RE ii DNA CLEA Ne x , " vai 7 A LR YA A vie | #4, Ka e { P | (1 fr à oi \ Î jo ie a , À Vi pl , IAE . me fi } ‘4 #5 4 a n (4 1 ALES if QE “Al i n Il 1e tu j di Jul in A (l ue, oil

ee

Hu Nu

mn ji nn } jf |

EP us At

ii nl D. 1 Me) 1e | UNS au ju * ANUS . Atout

RSR Per

https://archive.org/details/couleurscontes00gour

AA

LR

ui D di [AT Lu Lie \A

LA (l 14 \

EST une chose que j'ai dite obscurément, il y a déjà bien longtemps (à propos d'un livre

de Monsieur d'Annunzio), qu'un roman est un poème et doit être conçu, exécuté comme tel, pour être valable.

Je disais donc :

« Le roman ne relève pas d'une autre esthétique que le poème; le roman originel fut en vers : c'est l'Odyssée, roman d'aventures, c'est l'Énéide, roman de chevalerie ; les premiers romans français étaient, nul ne l'ignore, des poèmes, et ce n'est qu'assez tard qu'on les transposa en prose pour les accommoder à la paresse et à l'ignorance de lecteurs plus nombreux. De cette origine, le roman garde la possibilité d'une certaine noblesse, et tout véritable écrivain, s'il s'en mêle, la

lui rendra; à qui voudrait-on faire croire que Don Quichotte n'est pas un poème, que Pantagruel n'est pas un poème, que Salammbô n'est pas un poème ? Le roman est un poème ; tout roman qui n'est pas un poème n'existe pas. »

Flaubert ne m'avait pas encore appris, par les lettres qui racontent la composition douloureuse de Madame Bovary, qu'il faut « donner à la prose le rythme du vers (en la laissant prose, très prose) et écrire la vie ordinaire comme on écrit l'histoire ou l'épopée ». En méditant cela, j'ai trouvé que Flaubert outrait de peu l'idée qu'il faut avoir de la prose littéraire, dont la beauté ne peut être faite que de mots et de rythme, le rythme étant primordial. La méthode qu'il voulait pour le roman, je la crois bonne

aussi pour la comédie, le conte, même qui n est qu'une anecdote, tout écrit, presque, et le simple article destiné à la matinée

GONLETEEAURRESS

d'un journal. Il n'est point d'art inférieur. Un article peut être un poème, dès qu'on lui a assigné le rythme sur lequel il déroulera sa brève pavane. Le rythme trouvé, tout est trouvé, car l'idée s'incorpore à son mouvement, et le peloton de fl ou de soie se forme sans que la conscience d'un travail soit quasi intervenue.

Le conte, il me semble, réclame une condition particulière : pour lécrire, il faut l'illusion, au moins brève, d'être heureux ; une après-midi gaie convient.

Et ceci l'apparente plus étroitement au poème que ne saurait faire une théorie raisonnée. Etre heureux, c'est-à-dire avoir joui d'une fleur, de celle que l'on voudra, ou de l'éclat de tels yeux : alors on considère avec intérêt les jeux des autres êtres. En effet, étant heureux, ou presque, on ne peut plus rester chez soi, où on ne vit bien que par le désir. Un conte, c'est une promenade.

Presque tous ceux qu'on va lire furent écrits d'une haleine, sauf les retouches et les agrandissements de morceaux trop grêles, les coupures. Aussi, il vient, certaines fois, un moment où la respiration manque. On remet au lendemain, et c'est dommage, parce que les songes troublent les Journées.

Je ne dis pas tout cela pour instruire d'une méthode le public qui se soucie peu des méthodes. Le jet de ces notes coula un soir en quelques instants sur un papier de hasard.

Je lai clarifié, pour mon plaisir d'abord, ensuite pour essayer de résoudre un problème. Croyez-vous que ce poète qui se ré-

pand maintenant en romans, en feuilletons même, en toutes les menues besognes d'un homme de lettres, le croyez-vous vraiment infidèle à sa muse première?

Oui, sans doute, souvent. Pas toujours.

Tant que le rythme chante en lui, il est

fidèle. La déchéance ne commence qu'au jour où l'harmonie de la phrase est toute sacrifiée à la raison, à ce que les hommes sans au-delà dans l'esprit appellent la vérité. Le vrai poète et le vrai savant savent toujours, comme Gœæthe, concilier Poésie et Réalité, et d'autant plus facilement que Poésie est fille de Réalité. J'ai vu Monsieur Quinton admirer que Pasteur eût écrit une tragédie. Sans doute, elle était très mauvaise (pas plus que celles où excelle la régence de Monsieur Claretie), mais cet exercice témoigne d'un sens originaire du rythme. Ses belles expériences furent, dans la suite, rythmées comme les poèmes, comme les marbres de ses compatriotes Hugo, Rude, Clésinger. Le Saryre qui gravit la montagne des mystères, la Bacchante au Thyrse, qui se jette à la volupté, le jeu des cornues qui prouvent que la vie ne sort que de la vie, ce sont là des gestes de gémie

animés d'un même rythme. On aime que Descartes ait composé un ballet pour plaire à la grande Christine ; on aime que Montesquieu ait rythmé les jeux de sa jeune imagination, que Pascal ait composé une symphonie sur les Passions de l'amour, que Nietzsche ait fait résonner dans les forêts le rire surhumain de

Zarathoustra, que Flaubert ait rythmé comme des vers homériques les paroles quotidiennes de la Bêtise dont il fut l'Hercule.

Le rythme donne de la beauté à la pauvre ballerine qui ne semble drapée que de sa chemise, Qu'il en donne un peu à ces fem mes qui, en leursrapidesaventures, dansent trop follement peut-être, chacune dans un des rayons de la lumière décomposée par le prisme naïf de leur désir.

30 Juillet 1908.

LEA ALL

nu s = es RE AE

'Wa À

à VIE à

née.

oe

'a K Ï x Fe

"ÉTAIT entendu.

La dernière fois, il lui avait envoyé un long baiser, les yeux clos, comme en extase, et elle

avait souri tendrement, en baissant les paupières.

Ils ne s'étaient jamais parlé.

Elle demeurait là. Il y avait des maisons, le long de la rivière et à mi-côte, bordant la route qui gravissait la colline : il y avait un moulin, une auberge, une saboterie et deux ou trois petites fermes, avec un hangar où dormait une charrette. On entendait un

hennissement, le juron d'un roulier, le chant d'un coq, le bruissement de l'eau sous les roues du moulin et son murmure sous le pont de bois.

Il demeurait là, lui aussi, mais plus haut, derrière les arbres qui fermaient Fhôrizon Dé SOIT NE MMETeDANOIenle chasse, 1l s'arrêtait sur le pont, regardait la rivière, les saules, l'herbe, l'étroite vallée, où le soleil, avant de mourir, venait se reposer un instant.

C'est de là qu'il l'avait vue. Elle étendait sur l'herbe fraîche des bandes de toile bise. Il pensa qu'elle était la fille du tisserand dont on entendait le métier près de l'auberge, ou une servante. D'autres fois, elle lavait du linge sous le grand coudrier dont les branches retombaient à fleur d'eau, elle l'étendait sur les buissons; puis, avant de s'en retourner, cueillait quelques noisettes, ou des fleurs, ou lançait des cailloux dans la rivière.

Quand elle se sentait regardée, elle riait, mais sans se laisser distraire de sa besogne ou de son divertissement.

Un jour, cependant, elle resta longtemps à le regarder, mangeant des noisettes qu'elle cassait entre ses dents avec la prestesse d'un écureuil.

Alorsil vinttousles jours. Elleétait là, ou bien ellearrivait lentement, levait la tête. Ils auraient pu se parler, ils se taisaient. I] lui

jetait des fleurs, des branchettes, elle n'y faisait pas attention. Il apporta un œillet jaune : elle le cacha dans son corsage et, sans un geste, disparut.

C'est le lendemain que fut conclu leur accord muet.

Le jour suivant, après le premier regard échangé, il la vit remonter du côté du bois, s'engager dans le taillis. I] fit un détour, la rejoignit, comme elle franchissait les barres d'une clôture. Sa jupe

is)

G'OJUL/F OURS

courte se releva. Elle montra un genou blanc. Cela le décida. Cette petite fraîche paysanne était propre. Le désir le fit un peu trembler.

Il la reçut dans ses bras, la serra, baisa ses lèvres, mais elle se dégagea doucement et, courbant les épaules, se glissa sous les branches.

C'était un chemin creux abandonné qui menait à une ancienne carrière; elle allait vite, évitant les ronces, frôlant les genêts, les chèvrefeuilles, les digitales qui s'enchevêtraient follement dans ce trou sombre de sable et de pierres, que les branches des hêtres, des frênes et des chênes protégeaient de leur manteau épais CUVE:

Arrêtée par une ronce qui agrippait ses jambes, il la joignit, s"agenouilla, vainquit la ronce, enserra les jambes. Mais elle ne voulut pas tomber encore. Elle se raidit; elle lui tournait le dos. Il se

GOMESEMUARS

redressa ; ses mains montèrent aux seins quelles pressaient; 1l baisait la nuque; il mordit une oreille.

Alors, elle tourna la tête; ses yeux étaient sérieux; elle cessa de se débattre.

Appuyée au bras qui entourait sa taille, elle livrait sa bouche aux baisers, son corps aux caresses.

Ils tombèrent doucement.

Assis maintenant l'un près de l'autre, ils se regardaient du coin de l'œil, occupés à des gestes analogues. Elle arrangeait ses cheveux, 1l refaisait le nœud de sa cravate.

Elle souriait.

Il songeait.

Cette bonne fortune l'enchantait. Il en avait rencontré peu d'aussi agréables dans sa carrière de chasseur équivoque.

« Mais que les femmes sont difhciles à émouvoir! les transports de cette amoureuse ont été bien faibles. Elle semblait

G'OUTRIENUIRTS

plus honteuse que tendre, ou plus décidée qu'abandonnée, je ne sais. »

Lui cependant avait été très heureux, et de quelle douce paix il jouissait! Quel charme dans ce corps jeune, dans ces contours qui ont leur forme première, dans ces organes naïfs!.. « Elle est lisse

comme un tronc de hêtre et sa chair a cédé avec tant d'orgueil, mais tant de simplicité aussi! Comme c'est simple, l'amour! »

Il regarda la jeune fille, cherchant des mots à lui dire, mais 1l n'avait pas l'habitude de la parole, ni surtout de la parole tendre.

Elle Jui paraissait encore plus jolie, maintenant, plus naturelle. Ce sentiment du naturel, il ne l'avait encore jamais éprouvé. C'est peut-être que le silence le faisait réfléchir.

Il parla enfin, disant le charme du

GOUT EURIS

moment, la fraîcheur de cette grotte, son bonheur, son repos.

Elle tapotait gauchement sa jupe, tournait entre ses doigts une hampe de digitale, souriait, mais ne manifestait aucun contentement.

« I]me semble que je l'aimerais presque, si elle me câlinait. »

Voulant prendre sa pipe, il se trompa de poche, heurta sa bourse.

« Ah! »

Il ramena secrètement une pièce d'or, prit la main de l'enfant, referma ses doigts sur la surprise. Elle les rouvrit aussitôt, regarda, rougit; son sein se gonfla, elle poussa un grand soupir, puis s'abattit dans les bras de son ami, toute secouée!des sanglots nerveux de ne joie. A genoux près de lui, elle lui baisait les yeux, les joues, la DE le coin des lèvres.

Elle était heureuse.

Le 4 10 EN LR Aa

RMS \ : xs 4 Ë Le

x { à | CRU Al ; "M CHA \ NRA ES LE AT (42) si er À CUT à 1 { MOVE à sn 1) CRAN [4 " { ñ VER Li ‘14 ‘ LA QE (4 M LA A UE !

Ct SR 4h la 1 PE * H \ 10 ri (TU LT bi %s Lu \ V EN LA f 40 KA d 1, ; h { ÿ” LE | SN ù PIE Le 4 \ dl. IRAN ‘a : à. AURA 1 {) N 1718 Ë FA | RL" Qu A 4 :f , 4% AUS OL ls L Var l 4 | AY à PO Ru AU # ù 4 +1 ni L A V vb É A mn ci "RE ll Le v } F 1 Ù t [u* À LE t A 4: FRA. ti LR ‘ ; (r 4 à AE MTAI LCA ‘ft L' bi hu î ni LA | LE MUDrAS on 1% ka À ne + "1 14 ME 1 AH : Dot [! (NT 4

CU 4 Ù MIE HALO VE SAM 44 EU HUE at VAL au El Jon PINCE l ; À SUR RRET AIT CN LE) FA \ NW} NEA DC n'Arn 84 b De in qui GAL os ‘4 AU

ze rés

| | À AU PL (Ne R RILAR RME Vi: De RUE Î { Lun PUINT Le " oi [l À NT : a 4 | | EX a ; LOVE (L Ai FR so Ÿ tre “ Via 1 D AL de Le LP 7 | ÿ Mi Fe k

ER DS

PRO NAT C FIITR ji ii jai AUX

di AE ar 1 fi 14 hi 1e ra) LE Mes

Lan

\ , ' À 1 CA + (iQ Al î fi ! k CIEL [UNE \ An SOI E LH 01} Fri Ve 4 ñ 1n 11 1; MAT à 1 à: 44 A al Le + an | Ha M (| L AUVWY (à PTT His fa un sa8s WTA Dur LP : 24 NUE En : nt { \4 MoN À LEA MAT A ELA 1 7 ; h } ; (LT LUE pur OUTRE +4 Pa MM-HIAGE h 1 AU {à APN REP UET Li L f, 1 ‘ ATH LION IE AE L, ft 1 HP AL fi) Ws PAT ARE (Ne He | an 1j A ro AP EDR nn nu LA AE VOTRE AVR E EEE AURA ir NA TPE R va nil TE AN PA AA EU ML ect

| 1114 L" S \ À. Fes LRORE : 1 ‘ PDT û We} jade à 4 \ PRADA ; A, | j [x 144 al REN à ee AN se PA ENTER DE NUR A4 At Fou TPE IE OR | PA 5 à TR L'h | É \ 14 4 V3 ss F FUN TON] él

BAUDELAIRE

f To l} L LUN n AUDI Ju à Ÿ | u (à } ANPANOTRI | J : 4 Vaux À NEW TE Nr EME ; ,] À [ni . nl 4 ' 4, AMI : APAPUEMERER AU nn OL {ri qu \ ru 1 ‘ 4 (à | Lt L éd MANME 4 L ñ FA sul vi L à { ue 14 \ GE soul DANCE CeILUES ALAIN ET EN De DAURI-DRIER PES A DRM PAL: th À Hi NAT EPA pu AA NP WE #1 NI-RAUUR LP ES a | À AL: { vu + ‘1 À #7, TR TR { À | À ! ad Ÿ L4 U LUE ! UNE (F "| { 19% (ALT : PA Pa A - PAU de y DAMON AI ENNAAANE P LE HA DAAE QE AA a D AP à A ji qi | PU | AR TANT HA 2 A NCR QU URI AU RAT NII RATE TANT E : ‘VUE ‘ ni À LE fuit ; l ve! MTL L'OQE | Hi VUS AU De Jl Vi41, L (1 214 \ Dire BA (Hope te | [ILES fl , l UE MT IAE RE JAPL ALL %] BATVEI PEUR A] nl NILER "sl 3. ; } FRANCE UE AP As CAE CR FLE MORTE YA \ h t L

ln FILLE k 1e He LUE Qu ie | AU

AE

vin

UE its Ve si

MMA A L qe VE TN: tte MNT

[y PAP t

à : ' t } ft f

nn | a qu

a ï A\rA ll ge LAS V ,

is = >”

RE

Éinrerve Re -pe-nn Gr me

EE

EEE

À (o RE EN LL

RON AAA PARA je t} qu, | 4

ARC d W HP

— ee

sl

pme

ss et x ER -

ns A

} nl API

Su

MN (hi al (h {

un rs }

en

La

; Less | |

ce. lei Me en ” =, nes

\ less) Î UNE 4! L: ‘a ue 1 4 AP HT dl HE rt 4 À NL L L pi APT

’

Lits ARE

LOtE QAUE AMAR

HN MU UE AU | 14 t | PAM | ; \ \

Li de ou Are 144, AR T LUE RI Ni Al } dl WL LILAS AA H | WA ‘ | LI ue té

CP NN PS EN ET ONE RCA RATE PEN UN

À plus belle fleur que Duclos avait Jamais vue était un dahlia noir. C'était dans le jardin public d'une petite ville

de Normandie, un jardin de tulipes, de pâquerettes, de glycines, de charmilles et d'orangers, un jardin où la planterare, surgie d'entre les plantes connues, semblait vraiment rare, exceptionnelle et belle.

Qu'une touffe de violettes blanches ferait bien dans une serre torride, parmi la singularité des orchidées! Qu'une orchidée est agréable et comme elle saisit étrange-

se

CO ONIMIPAUNRSS

ment les yeux dans un grand jardin de province, où rient trois enfants, où un ecclésiastique, qui vient d'achever son bréviaire, échange des phrases timorées avec deux vieilles dames en noir!

Ce jardin était beau et frais, élégant comme une Jeune femme qui va peutêtre trouver l'amour, car on trouve bien le trèfle à quatre feuilles. Ses platesbandes et ses corbeilles dosaient avec goût les fleurs de serre qui viennent prendre l'air, et les fleurs rustiques qui couchent dehors, celles qui ferment à la nuit les yeux qu'elles ouvrent au soleil, celles qui ont toujours un nouveau sourire pour remplacer celui qui se meurt et celles qui se donnent toutes, tout d'un coup, d'un seul grand baiser.

Il y avait aussi beaucoup d'arbres, et même des frênes, des saules et des osiers rouges, parmi les lilas, les boules de neige et les roses de Jéricho. Il y avait des

pelouses, des bassins, des jets d'eau, des poissons rouges et des poissons blancs.

Il y avait des fleurs noires.

Tout l'été qu'il passa dans cette petite ville, Duclos vint, chaque matin, se promener dans l'allée des dahlias. Il avait l'air d'un inspecteur des fleurs. Il les examinait une à une, accueillant les nouvelles venues, déplorant le destin de celles qui allaient mourir.

Il s'arrêtait longtemps devant la touffe des dahlias noirs. Une fleur noire est noire, C'est un morceau de velours noir découpé en forme de fleur, et rien de plus.

Les dahlias noirs sont simples ou doubles, comme tous les dahlias. Les dahlias doubles sont des boules tuyautées, raides et qui semblent en métal ou en toile passée à l'empois et bien calamistrée.

Les dahlias simples ont la forme d'un soleil ou d'un ostensoir et semblent, du

haut de leur tige verte, répandre une bénédiction amicale. Ils ont un œil, et presque toujours, dans les dahlias noirs, un œil jaune, un louis d'or insolent posé au centre du soleil de velours noir. Ils font peur, parce qu'ils semblent vivre, et que c'est contraire à la nature des fleurs, qui ne doivent être que des choses, de jolies choses.

Cependant, les dahlias noirs qui exaltaient Duclos tous les matins, dans le grand jardin solitaire, n'avaient pas d'œil : des pé-

tales frisés s'entre-croisaient audessus du mystère des étamines et des pistils.

« Cette fleur n'est qu'une idée, elle est un désir. Est-elle une fleur? »

Un jour, il eut une surprise. Un petit liseron rose avait glissé sa tige souple entre les pétales d'un grand dahlia, et il venait de s'ouvrir au centre de la fleur, il avait osé mettre parmi cette nuit

GOU/PEUTRS

de velours noir la caresse d'une nacre charnelle.

« ...Æ£t moi, se disait-il, qui n'avais jamais compris le vers de Baudelaire...

Non, c'est impossible. Adieu, fleur innocente qui offenses la paix de mon cœur... Qui vais-je aimer, puisque tu n'es pas une femme et puisque ce pays est un désert d'amour? »

Il s'en alla fort mécontent, les yeux baissés, poussant du pied et du bout de sa canne les petits cailloux, méditant sur ces désaccords de la pensée et de acte qui rendent si difhciles et si rares les réalisations agréables.

« Le désir ne vient presque jamais à propos. On n'a envie que de l'impossible, de l'eau qui fuit, de l'oiseau qui s'envole, de la femme qui rentre et referme brusquement sa porte. La sagesse serait de ne jamais désirer que le morceau de pain que l'on porte à sa bouche. Et encore qui

sait si le gosier ne va pas se contracter au passage ? Alors, ne désirer que ce qui est accompli, accepter le hasard et revivre les moments qui furent heureux... »

Un cri arrêta ses divagations.

Il regarda, aperçut, assise sur un banc, devant lui, une jeune femme qui, le bas de la robe un peu relevé, tâtait sa cheville avec inquiétude, au-dessus d'un soulier blanc. Le bas était noir.

Duclos n'était pas timide. Pendant qu'il s'inclinait, le chapeau à la main, expliquant la méchanceté des petits cailloux que l'on pousse du pied, 1l observait la sévérité d'une toilette qui l'enchanta.

Tout était noir et blanc, sauf, au cou, la lueur d'un ruban rose, tout pareil, de nuance, au liseron qui s'ouvrait, là-bas, sur le cœur du dahlia noir.

GOIDT EI URRIS

Près de la dame, une brochure de théâtre, jaune et un peu salie. Il rapprocha cela d'une grande affiche qu'il avait aperçue le matin, et, ivre encore de sa fleur et de son désir, il murmura, regardant le cou, qui était frais, puis le visage mat et doré, les yeux très sombres :

Le charme inattendu d'un bijou rose et noir.

Blanc, noir et rose, reprit-il, en souriant.

Un sourire un peu forcé lui répondit. Ils parlèrent théâtre. On n'eut point l'air fâché qu'il prit place sur le banc. Cette stupidité! dit la dame, en roulant la brochure.

Alors, il lui récita des vers :

O musique, musique des arbres, Bercez, bercez-mot.

Souffle tiède du vent fraichi par la rivière

Caresse, caresse-mor....

Elle le regarda bientôt avec des yeux attendris.

De longs siflements. Le train passa en grondant.

= La gare est tout près, dit Duclos.

On descend un petit escalier.

= Nous avons l'après-midi, murmura la dame.

— Je vous aime | dit le jeune homme.

= Pourquoi pas? répondit la dame.

= Qui sait?

= Qui sait?

Ils se levèrent du même accord.

En passant devant le grand dahlia noir, noir et rose, maintenant, Duclos s'arrêta, et montrant la fleur :

= Je vous aime, parce que j'aime cette fleur noire et rose. Je vous aime, parce que vous êtes les deux sœurs.

= Et moi qui ai pleuré ce matin, dit-elle. La méchanceté des hommes...

= Tous les hommes ne sont pas méchants.

CACHET FAURIRES

Ils se regardèrent longtemps, puis se prirent les mains.

— Êtes-vous mon destin?

Peut-être, répondit-elle.

Elle ajouta encore, comme la première fois :

- Qui sait?

— Vite, dit Duclos, voici l'heure.

Ils descendirent rapidement le petit escalier de la gare. Ils partirent.

Quelquefois Duclos appelait son amie « Mon Dahlia. » Cela la faisait rire et songer aussi.

Dès qu'ils se furent connus charnellement, ils s'aimèrent avec passion.

Le dahlia noir au cœur rose fut pour Duclos un réconfort éternel. La grande fleur de velours apaisa son front, son cœur et ses lèvres. Elle faisait un beau mystère sur Ja blancheur du marbre.

que (tva " in AUr AE Nu us th sie

n Hu VA | «

FIMAU ui : is M Lt d Pants caf CRT cn ji MAUR k { in is (4 Me (LOTO Er "i « is | 4 il j n TOP ie à YA FAN) |) (As 1. Pre À Ÿ : As LATE li | RATS RATS ti qe Ti , | AIO NS OR PEUN LA HA l'A) À (L à | tu à | K on 2! du M po ii al rh % dat \ À MOULE H ur | SOU RIRE: A A d: h AL 1 HE :

DEV ‘, IN PER do Un fans Hi OR l'A h UT LE AU MAUR A dy he fe Lt f ah! A VA Aya 1h tas rive | st ANA ! À d «L ane ' { 14 a” 4 dt JU ra PA | PART FREE MU one | [1ù TAN vin. Li NL ue | 4 à à 1 "! né: à | it 1! in HE fl 16, | { 12 | | x d | ja lt (fi 13 nt { À \E pui 4 PAUL Hi ir LA LA 64 14 | 4 (LM n nu 4 4" 4} PAR Hi 4 | A L LR

LANTA AD (AH nl 1 Aa Per ere Le A | MAN Cs ru a au ap ù Je PRMENNNES Fi LR RATE ter L Et Ant RE TI ET LMNE He \ Al : E PE: AR (if: Ua] 1e LME Ur 4 WA l RAR ‘ [U “ LR (pe “if vw N 455 4, "4 À + | Vi MM PL NAN 3 19 \ / Ù / D il ï r , f l ATEN . nl (f L, A x 1ù La ‘É JP: | # V dt Ne. JUN A vie K Was | À

Ho Hi qi ao Nr AD MEN

{l V9 II | | if WA (A ': v- (L! nuit | | ht 4 LA ‘ ; il LA £ ii Ÿ , ‘ tt £ UE LE x RO R 1e | AT APE HR HUE Ponts tete ML pi Fo MA (is ge | RÉ OTAE pi MEN A RAR RAT NAN EE D rat ARNO ñ PATES A 1 1 701 1] PT HIMETUE D t if } j PCM UT Hi ANNE AR} AL Lio 1 1 ui 1 oi mi nf: PARTS ÿ A: o il At ON à sé DOTE 4 ii Fa qe ME a à ; NTATIA RRCHAT (] hi ar | | , À Au MEN 4) U OUT EPP ARE EU 1F { i af {" U AY oil ANT TON ARE AU 17 QUE y M 1e je ro ic HR ! £ ! { L p \ LR L'E L | We ; Reis

ON UE WT LE Et fe UM ul ÿ Va 4}: cé jp | ap pe Au à l di 1 d cie ; ee "PA | er ed | ! (Ji 1) ' " | ER Dane À (Y. NA N VE W | ANT VAR M à ii Ar ae ui AA

RME

une DAV Wait [He Fu LL Fa 1 tp 14 1 Lis 2 | ll

"RANES je CA A SP ANELT "Hi A1. UE Lil HAT 54 té LA | | | A Aif 4 ALP if MM î lu it ri No déte in | a ‘à fs in (té A ; Ur k F 4 { A À. { 1} dt { | HE, JL { u Ÿ L fe : FER dn ie À é ALPHA ù | | RA-LIQIE NT: #i} D AA N wi i HUE (2 A F4 12 lle * nr 2 11 V lj ni ! M in va di F. nl (a on : | io 14 Pre TA M af w? “e gt PA ‘ À à nt NL MN L | 4 j.! PA | HI 14 Ê nt Ar (} Are T'en ner re js qu t n PO

AUTTIA KA TE TEEN pr | k BAIE | | à AMEN MOTTE VPE, 1 A h} { IA à ? AU W' Lt ph A EURE LA (Ars

Fe li LA qi \l NA

à 4 til HO 8 LE MTN 4 AM NUE f CANAN | : Juis 11 ÿ fi Au (f: ti! BEN f FLAG Lu

pe Ki ù ju j ii Ant “ i

L HA ts RUUAS | ME " te

moi

BIBAAN IC

Cet unanime blanc confit D'une guirlande avec la méme.

S. MALLARMÉ

HA à ht te Et LA ae ei

Hu F LEA [Re 14 CHE PGA NUIT NL à 4 ur

11" | \ d i: LUS A ‘ # pa SN de | , art | AA | “ Ù TA er f . pr fl n [h à À fut il 14 L | n , L , L a à

« € SOA FC ET | Vi 4 1 D” NA (AVES POCHE Leu 1 i el NEA ! À 1 PU à LE NU “1 \ LEE te { Ë. l Fire 1 Me Ÿ } { HAE | à L'UR À AS:

h de N'a

PATATE AA ET A A AE ju ant

AA LEE MA SR TS NE nue a ts Ne Ne dun

EU RUR HA FE CUT UN PAR MUC ue" lo FAN ï A A

UT 1JO 1 \! VA AU E MIRE "A LE quil Le PU | à LE LU nl Eur « : ti 1; i

pl af ANT LAW ADN HUNPe et ART A) FE A L An 18 vi 4e ALURE , F RECENT NCPE L'OUMARTA UP | Q » 'HN \ | [l \ , E " PA

ARR AUR DU NT HAL MANN (EI PHP R'AL QU ATEN Lee

k 1 LA 11 UM t | (A | vu ILE hs Hi N de CL L HAS hs (N Il L À 5 lib ni f Ju AT

ol! r ra pad L 1 : D l DA 1 | ru UN AVE | Li LA CA [RP si } ci MC AI 4 A1 FA EN EUR : De

MA Te AE ATEN OA OISE ik Li AL AR TUE TN es

LT | à l Mn 18 »

VOUS Ù PACTUIR At Wu ct FA | LL : L à Qu PACA le

LU PAERUE

AU DE 1 (L 1l (: ARTE QUE) 1} Ù CL UUTA EN \ VETS 4 tre VA | tue 11e : 14 (4 | LL Tin { | L " al | AT h) LR ni n - in ' , A i | l i mA HP (Er \ | | M h OT ART À , : i AT 4l 1? 3 V4 il EL i L LEiL t.

410 (4 | LES à 4 l Lu à vi n À L |: M } | \ \ .

LUS 1! k 11 \ LE | | TA a+ A 1A LÀ Ÿ ; 14 qe A £ Ÿ ! | f { e) \ÿ Y ,) î l'éd NY : U AA!

A'eNEN 1 LUN , NE ‘tu L { \ i { ns ER , Li 7 LAN 4 à RS RES i l » LA | LT no j U 4 v F 1f | Fi \ ; ‘ É | DA [A À * AU | pb er a À an (.

UN \ i (h pl A { 'É LA] ME : " PAU

RAR ATTTe n APS tu HA qi L k

ti SN nm Le 1h on y RARE CE is RTE TEAE RU ne 1e HU nn rt Te

E hi DLETSUM VE PER ui FA SA AA KuaT th nu)

Ha !

î «u2 Ô! | FAN il F NP pt 7 , a 2 1 10 k | Ar MAD PAU Où) ES

. 5 ‘a He ITR XX Cu a Aie

y L était une fois deux enfants du même âge, un petit garçon et une petite fille. Ils s’aimaient up beaucoup, ne se plaisaient qu ‘ensemble, et leurs jeux avaient quelque chose de en À cache-cache, quand la petite fille était prise, elle se laissait tomber dans les bras de son ami, elle renversait la tête, baissait les paupières, entr'ouvrait la bouche; et si les baisers ne tombaient pas, elle les réclamait, ou allait les chercher en haussant gracieusement ses lèvres vers les lèvres distraites

C'OACFLP URSS

ou timides. Ils venaient d’avoir dix ans.

Un jour qu'il faisait très chaud, ils ôtèrent leurs bas pour patauger dans le ruisseau. [ls se mouillèrent beaucoup et allèrent se sécher dans l’herbe chaude, au soleil. La vue de leurs petites jambes roses, cependant, et de leurs genoux moirés excitait leur

curiosité. [ls comparèrent, et le petit garçon eut la sagesse d'avoir la peau moins lisse. « Elle est aussi moins douce» dits tettiesmainséturent d'accord avec les yeux.

Ils recommencèrent le lendemain, et chaque jour ils lisaient davantage. Leurs baisers, maintenant, s'accompagnaient de douces caresses qui leur faisaient monter le sang à la tête. Mais l'instant d'après, ils n'y pensaient plus et leur innocence éclatait de rire. Ils étaient heureux.

Venus les premiers froids et la pluie, ils transportèrent leurs jeux dans une grande chambre à moitié vide qu'on leur

C'OUIDEUERS

abandonnait. Le petit garçon, qui allait à l'école, venait passer toutes ses récréations chez son amie. La petite fille recevait ses leçons à la maison. A de certains jours très mauvais, le petit garçon les prenait avec elle. Leurs parents, qui considéraient l'avenir, voyaient avec plaisir la tendresse enfantine des deux écoliers.

Vers le mois de décembre, un curé vint à la maison, introduit par la mère dans la grande chambre où jouaient les enfants.

On lui apporta un fauteuil et un tabouret.

Il s'assit, tira sa tabatière, se moucha, aspira une bonne prise et parla du bon Dieu. Ce sujet leur était déjà connu, mais la petite fille devint attentive, quand le prêtre, se tournant vers elle, lui dit :

= Mon enfant, vous ferez bientôt, je l'espère, connaissance avec votre créateur.

Vous savez combien il vous aime, et vous l'aimez aussi. Les cœurs purs aiment toujours le bon Dieu. Mais le véritable amour

aie)

exige plus d'intimité et plus d'abandon.

Jésus viendra vers vous et vous vous livrerez à lui avec confiance. Vous sentirez les saints embrassements de votre créateur.

En un mot, ma chère petite, nous allons vous préparer à votre première communion.

— Et moi? demanda le petit garçon.

— Écoutez, dit le prêtre, et faites votre profit de mes paroles. Vous savez, continua-t-il, en revenant à la petite fille, toute l'importance d'un pareil acte. Le catéchisme vous a instruite de la grandeur de ce sacrement. Quel mystère que l'union du créateur et de la créature! Cette union s'opère par la communion eucharistique et elleapporteaux êtres quisavent s'y préparer et s'en rendre dignes les joies ineffables de l'amour divin.

Il parla longtemps, et la froideur de son verbe contrastait avec l'exaltation des sentiments qu'il exprimait. À chaque

instant, il déployait un grand mouchoir rouge très sale, il ouvrait sa tabatière, prisait, crachait, éternuait. La petite fille ne comprenait rien aux grandes paroles d'amour débitées par ce vieillard machinal; cependant, 1l parlait d'amour et ce mot, même dans une telle bouche, la charmait et la faisait un peu tressaillir.

Son confesseur ne lui avait encore fait aucune question sur le sixième commandement, mais, à approche du grand jour, il se départit de sa réserve ou de son indifférence. Ses questions très précises, et d'ailleurs conformes aux manuels de dévotion, intéressèrent beaucoup la petite fille. A la réflexion, elle fut navrée. Ainsi tout cela, c'était des péchés. Ces jeux, ces baisers, ces frôlements, ces caresses, des péchés! Le prêtre ne lui apprit rien, d'ailleurs, sinon qu'elle avait, sans le savoir, cessé d'être innocente.

Une après-midi, elle refusa le baiser

SI

CGOULEURS

de son ami et, sans autres explications, alla s'agenouiller dans un coin de la chambre. Ensuite, elle prit un livre et lut : « Soyons fidèles à enlever tous Îles obstacles qui pourraient s'opposer à la venue de Jésus en nous. Préparons-lui un sanctuaire pur, orné, embrasé d'amour ; et quand il sera venu, nous pourrons dire, dans la ferveur de notre joie : Mon bienaimé est à moi, il a reposé sur mon cœur... »

Elle avait prononcé ces derniers mots à haute voix. Le petit garçon les entendit et demanda, tout en larmes :

= Ce n'est donc plus moi que tu aimes ?

= Tu ne peux pas comprendre ces choses-là. Je t'aime comme mon frère et comme mon petit ami; Jai beaucoup d'affection pour toi, mais mon amour appartient à Jésus.

æ À Jésus!

COURTE URRES

Il haussait les épaules, rageur dans son chagrin.

= Jésus m'aime,comment ne pas l'aimer ?

Il me fait la cour, comment lui résister ? Tu ne sais donc pas qu'il est tout puissant, et qu'il peut nous pulvériser tous les deux, à l'instant même?

= C'est vrai?

Il réfléchissait, accablé, à cet inconnu si fort et si cruel qui était venu prendre son amie, briser son cœur.

ON AEQUITIAMENtUe Ras tquiLiene emporte pas!

= Il ne m'emportera pas. Est-ce qu'il a emporté Angèle, Laure, Juliette qu'il a aimées l'année dernière et qui en sont encore tout heureuses ?

= Alors, il ne t'aimera pas toujours?

= Il m'aimera toujours, mais de loin, et moi aussi, je l'aimerai. Mais il n'y a pas que moi sur terre et il faut qu'il entre dans le cœur de toutes les petites

filles qui font leur première communion.

Entre-t-1l aussi dans le cœur des petits garçons ?

= Je ne pense pas, dit-elle d'un ton ironique. Il ne peut offrir aux petits garçons qu'une bonne et solide amitié.

= Moi, je ne l'aimerai jamais.

= Tu seras forcé de l'aimer, quand tu auras le cœur pur, tu verras.

Ah!

= Moi, j'ai le cœur pur. Jai confessé tous mes péchés |

= Quels péchés ?

= Tais-toi, et demande pardon à Dieu.

Elle recommença ses prières.

Son ami réfléchissait.

Les petits garçons, moins avancés, font généralement leur première communion un an après les petites filles de leur âge.

C'était un usage; il ne s'en sentait pas humilié. Cependant, il aurait bien voulu participer aux mystères que son amie

GOUT EURE

allait connaître. Il ressentait à la fois de la jalousie et de la peur.

« Pourvu, songeait-il, qu'il ne lui fasse point de mal! »

Le grand jour arriva.

Il vit sa petite amie pâle et jolie dans un nuage de mousseline. Ces deux candeurs étaient charmantes. S'approchant d'elle, il murmura :

= Comme je t'aime |

Elle baissa les yeux et fit rouler entre ses mains gantées de blanc les grains de son chapelet de nacre. Elle passa sans lui répondre, sans le regarder. Il fut triste pendant toute la cérémonie. La récitation des actes le réveilla un peu, mais il eut le cœur brisé, quand il entendit la voix de son amie :

« O mon unique bien, mon trésor, ma vie, mon paradis, mon amour, mon tout, je veux vous recevoir le cœur brûlant d'amour... O mon trésor, je veux vivre et

COMME MRNIRS

mourir dans une union continuelle avec vous! Mon bien-aimé s'est donné tout à moi, je me donne aussi toute à lui. O mon Jésus, je ne veux plus m'appartenir, je veux être à vous. Que mes sens soient à vous et qu'ils ne servent plus qu'à vous faire plaisir. »

« Ingrate! » songeait-1il. Il eut un mouvement de colère. Puis il se remémora les charmantes heures passées avec son amie, leursjeux, leurs rires, ceslents baisers qui les mettaient hors d'haleine, ces étreintes dont ils sortaient rougissants, la peau brûlante, les yeux humides.

« Tous ces plaisirs, c'est un autre qui va les lui donner! Et moi je suis seul...

Elle ne m'aime plus... »

La petite fille eut l'honneur de parler encore après la communion. Elle revint à sa place, la première de la blanche théorie, s"agenouilla la tête dans ses mains, resta longtemps absorbée. Un sentiment

puissant l'écrasait. Elle se sentait dolente CHHNEMENSCN

« Il est en moi, je le sens dans mon cœur… Mon cœur se gonfle. J'étoufte, mais c'est de bonheur… je suis aimée, Je suis aimée… C'est toi, mon amour ? Oh!

reste dans mes bras, serre-moi bien fort encore, encore! Ah! je me trouve mal…

Papterehmertonne Msn NQuelle émotion | Je vais maintenant lui déclarer encore tout haut mon amour, je suis bien contente et bien fière… Tu m'aimes, dis ?

lfmetmen

Elle se leva et parla :

« O Sauveur tout aimable, je me suis donnée à vous et vous vous êtes donné à moi, je veux vous sacrifier tous les plaisirs de la terre, je vous sacrifñie mon corps, mon âme, ma volonté. Je n'ai que cela à vous offrir, hélas! Si j'avais davantage, je vous donnerais davantage, je voudrais mourir pour vous. Enflammez-moi de

votre amour | Mais je ne me contente pas d'une étincelle, je veux une flamme, j'en veux mille, je veux un incendie qui détruise à l'instant en moi toute attache aux créatures. Vaines créatures, laissezmoi, vous ne me verrez plus. Ne me demandez plus aucune affection. Mon cœur appartient tout entier à mon bienot

aimé… »

« Elle ne m'aime plus, songeait-il, elle ne m'aimera plus jamais. »

Il pleura. Ses voisins croyaient que c'était par pieuse émotion.

Cependant la messe s''accomplissait et on entendait déjà remuer les chaises dans le bas de l'église. La petite fille rénovée par l'amour se sentit également dévorée par la faim. Alors, elle pensa à sa maison, à ses parents, à son ami, à la belle table de cérémonie, brillante de fleurs, de cristaux, d'argenterie; elle pensa à la cuisine, à la cuisinière. Bien sûr

qu'une bonneassiette depotage refroidissait déjà pour elle.

« Après, je mangerai un petit pâté...

Mon ami va être là, attentif à me servir.

Je l'aime bien... Nous nous promènerons en attendant les vêpres, nous cueillerons des fleurs, rien que les blanches, blanches comme mon voile, comme mon cœur.

Je suis contente | »

Le petit garçon avait couru à la maison de son amie, où sa famille ce jour-là déjeunait, il était allé prévenir la cuisinière, et, à l'office, sur un coin de table, on avait préparé deux potages, et deux bouchées dlatrementetdeuxiWenestdenvin.

Quand la petite fille arriva, il lui prit lama etellense laissatentranert À l'aspect de la dinette préparée, son petit cœur de femme fondit de tendresse.

Elle se jeta au cou du petit garçon et l'embrassa de toutes ses forces, disant :

= Tusais, Jésus est mon époux mystique,

mais cela ne va pas durer longtemps. Pendant qu'il m'aime, dis-moi ce que tu veux, il n'a rien à refuser à sa petite épouse.

— Je veux quetu m'aimes comme avant.

— Tiens, dit-elle.

Elle lui donnait ses lèvres.

— Es-tu content? Mangeons, maintenant, J'ai bien faim.

BAPE AU

La demoiselle bleue aux bords frais de la source.

TH. GAUTIER

(? n Ê Va À "7 k { Vu | 1 à th | JA 1 l + { , ty 4 ; (1 Ai + 52 \ :

El La QUI lb \ DA SEULE TA LA UE QUAl | pui À POP IRAN Na À | | ANA # o ? i ut LA Wa « AIT A th NUIT | ? 8 \ { f | | np NA x! DA NU ASE AO fé , | / È Lil l

AU LUS EN “(2 RL: Hi LV no A1 EAU \ M

PEN D'AENAE D DTA i QAL AE LE HAUSSE MNT ART | Ni) OM mil | (A 2 Hi Ut À h ue JM LA À W à A NAS ne AA 14 "à 1 tr il HU AMAANE Li Al fat SALUT h 4 pe Vi EN } NT TEL LA NIO'EA A (1% CEA NNIEA bu PP 4 Jul y (A ‘RAI UR: | JAN 1 % | 1! U4 FR ru] PL PE Lo DU hi} 1 ALAN HA Ji MA 124: f, PATATE L L A a , ! 4 FE L M DR rat El DA re (IE NNAENREL EEE À LA ON EC TR PAR LTUN Pin, \ ; VAE Fo nie l

6! nil il 1 Hi ® jAt ji AE il ie À ji Le NA i PAL | | den ni W . As ra À 1 Li.

\ AU a 1 fu À Lt sf à il 4 AU

TE EN mnt À

7 (l { 1% $ LP d à

ue ii ii \ 18 “4 et QE (+: es au ati An | (Aa \L+ | ; RE Pate DANCE

HO 4 \ : t HAL ré #4 7 | 14! M 1 Ne de on in (o fl o s k * | KO: | à Ya? læÆ

Hu ‘ KDE k:

1 Pa CAE TAN! (NE NUE A 4 n% pe 14 k | An? | PATATE AN AM AMEN AOC RME k È AA NUIT SU ME ES MR CUT TES AAA (PR EURE ANTSALNT PES Al be ru | AIS LR ILAR RUE U TETE Lg | 44 LUla 11 Al

D PPAUES VALLE op ANTON YA mR th dl FL nt l : , 1 EU fie DTA NY }+ 10 À ae eu AT A ‘ | NE à H A k ju ÿ ii La U 1 (Ue % 4 4 F h ti ri note Lu ne #/ À | F } VA r | RE ; F. Au

û 1 / À 4 | À 4! | ii) \ PAR | ù ll LA l 4 Dai # À Le t (Ba RH CAE TEEN PHARE A a PT IAET UE e $ ll | A TEA DINPPRNES b L 4 wi ! (4 (13 { : hop Ar: : | N | o L l'É fl HU 4; LA \ NA INT f, AT \ L | d

“ } ù FAT A : j PARA Ê br { f ; \ o } | 4 à + (1 b LE à #oo QUE | (N: Loupe LAN NPLÈN 4e ; tr: nt {l pi | ANTON PRAU ÿ 4 TEA ie AUS RER AR ERA Ne RTE (

} no RC D PAM ANAON Le RU SAC Ko NAT ARNE LARTUVE 2 Ua AATTN) PI j 21 EN LM TET

De f; 1 ” 11 Hs) AN ARE ALES SATA ' Y LE L % nl 3 TE (4 le À {i Ê ga #| 4 1) | SEA TA Al l | | 1 "4 | :

14 À : RATE 4 PU AM UUAN LA [LA DRELANAN il LE SPA NU er ! V CPP À } (Ah 1 HN COPA \ l L FF. ji]

ai -

= emma We

Ben €

ce”

s sl « ù Le | è L H . Q] ' : , L LR 3 Le : À " ‘ 2 ' l : d 1 | h ; \ ] à wi , À rl “ à ane De t

} ' { (En

‘ 4 + N r à : {Fr | à 0: , 10 | VE à LA : Aa A Li (LL L

Pi

LLE était princesse. Sœur de la reine, elle vivait près d’elle et partageait ses honneurs.

Mais sa fantaisie aussi lui

conseillait des plaisirs moins pompeux

et elle voulait bien aller parfois chez une de ses dames d'honneur dont le mari était simple garde du corps et d’ailleurs excellent gentilhomme, jeune, beau, spirituel, tendre.

La princesse était mariée dans son pays

à un prince qui pouvait devenir roi, si

plusieurs générations disparaissaient du

GCOMMAPIONRS

un cataclysme. Ils ne s'étaient jamais aimés. La princesse, d'ailleurs, qui était parfois rieuse et toujours orgueilleuse, passait pour avoir un cœur de fer. Elle avait reçu beaucoup d'hommages, et n'en avait agréé aucun. Tantôt elle se moquait, tantôt elle prenait un ton glacé.

Elle n'aimait que la toilette, le jeu et la domination. Ce qui lui plaisait chez le garde du corps, c'est que ses sourires y étaient des ordres; ensuite, elle gagnait toujours au vingt et un ; ensuite ses robes et ses diamants éclipsaient toutes les autres parures et toutes les autres robes.

Le garde du corps ne Jui avait jamais témoigné d'autre sentiment qu'un profond respect.

Comme elle était blonde, elle aimait les étoffes bleues, les fleurs bleues, les saphyrs, bleus comme ses yeux, si bien qu'on avait fini par l'appeler la Princesse Bleue. Elle s'amusait de ce nom, qui

semblait sorti d'un conte de fées. Un jour qu'elle écoutait les propos mélancoliques de sa dame d'honneur, elle se sentit quelque langueur dans la pensée et dans les membres, et elle dit : « Mon âme est un oiseau bleu. » Ce mot, qu'elle répéta plusieurs fois, lui rendit toute sa sérénité, tant il était joli. Alors elle regarda autour d'elle :

— Votre mari est donc absent, ma chère ? Il me semble qu'il n'est pas venu me saluer.

= Mon mari vous paraît absent aujourd'hui, mais ne l'est-il pas tous les jours?

— Que voulez-vous dire ?

= N'est-il pas tous les jours absent de lui-même ?

— Pauvre amie, cela signifie qu'il vous néglige.

- Il ne m'aime plus.

— Vraiment, voilà une belle conduite.

Mais ce n'est pas possible. D'ailleurs, je ne le permettrai pas. Je ne veux pas que mon amie soit malheureuse. Il va recevoir mes ordres.

= Ah! Madame, vous croyez donc que l'on commande aux cœurs ?

= Mais sans doute, M'a-t-on consultée pour me marier, moi, princesse ? On m'a dit d'aimer mon mari, et je l'ai aimé.

= Combien de temps?

= Maisje l'auraisaimé toujours, s'ilavait voulu. Il n'a pas voulu.

= Vous voyez bien.

= Il ne l'a pas voulu ou peut-être il ne l'a pas pu. Le mariage ne me causait aucun plaisir, il me reprocha ma froideur, et Je pleurai. Depuis ce moment, nous ne nous sommes Jamais revus sans témoins.

D'abord, je me sentis très humiliée, puis J'appréciai le calme des nuits solitaires.

Je suis jeune fille avec bonheur. Mais depuis mon expérience, je comprends

encore un peu moins les jeux, les drames, les comédies de amour. Alors, cela vous amuse, vous, la cérémonie conjugale?

La dame d'honneur regarda sa maitresse avec une respectueuse et triste ironie.

Puis elle dit :

= J'ai peur que mon mari n'ait quelque amour en tête, ou quelque amourette.

— Amourette? dit la princesse. Le mot est Joli. Amourette, cela ne doit pas être grave, cela?

= Grave? Non, l'amourette passe et l'amour reste. Mais je ne sais. C'est peutêtre un véritable amour qui l'éloigne de moi. J'en ai bien peur.

= Je ne comprends presque rien à tout cela, dit la princesse, mais Je voudrais vous voir heureuse comme Je le suis moi-même. À moi, pour cela, il ne faut rien que la vie qui passe et que je respire. À vous, puisqu'il vous faut l'amour,

j'essaierai, je vous le répète, de vous secourir. La parole de sa princesse touchera son cœur... Eh! ma bonneamie, c'est peut-être moi qu'il adore?

— Peut-être, hélas!

Pourquoi hélas? Si c'est moi, vous êtes sauvée.

À ce moment, le garde du corps entra et vint saluer la princesse.

= Monsieur, lui dit-elle, je vous recevrai à six heures au palais, en audience particulière.

Elle se leva et sortit.

Tout le monde imita la princesse et les deux époux restèrent face à face, fort troublés tous les deux.

Madame, dit le mari, vous avez donc déplu à la princesse? C'est encore à vous que je dois cette avanie?

— Avanie? Comment, la dame de vos pensées veut bien vous recevoir en particulier et vous vous plaignez?

ne sut d'abord que répondre, car c'était la première fois que sa femme faisait allusion à des sentiments qu'il croyait tenir bien cachés dans son cœur.

= La dame de mes pensées, dit-il brutalement, c'est ma carrière, et vous l'avez sans doute brisée par vos bavardages.

= Je ne suis pas bavarde.

- Vous êtes sotte.

= Ah! laissez-moi, vous ne méritez pas d'être aimé.

La dame s'enfuit, ressentant une colère triste. Mais, malgré toute raison, elle espérait que l'intervention de la princesse serait heureuse, et elle passa la fin de sa journée à pleurer doucement.

Le garde du corps adorait la princesse en secret et sans espérance. Timide et violent, il gardait ses timidités pour sa divinité, ses violences pour sa femme ; mais quand il avait été brutal, 1l ressentait beaucoup de honte et sa timidité le faisait

beaucoup souffrir. Il était presque toujours malheureux. Aussi, depuis quelque temps cherchait-il dans lambition un remède à ses maux. Il venait de passer l'après-midi à faire les plus humiliantes commissions pour la maîtresse du roi, inquiétée par les allures d'un amant subalterne qu'elle avait congédié. Le garde du corps devait, en échange d'un billet de trois lignes, recevoir un brevet de capitaine. I] tenait le billet dans son portefeuille et c'est à six heures exactement qu'il devait le remettre à la favorite.

L'amour, la curiosité, l'inquiétude l'emportèrent sur l'ambition. Il alla se parer, se parfumer et courut à l'audience, en se disant : « C'est peut-être un rendezvous, »

La princesse,au lieu desefaire attendre, attendait, et non sans impatience. Elle était plus Jolie, étant plus pâle, avec des

GORE EURS

yeux brillants. Sa figure avait la douceur d'une hampe de lilas blanc cachés sous les feuilles, mais les feuilles étaient blondes : sa coiffure, défaite avec beaucoup d'art, laissait pendre jusqu'à ses épaules quelques boucles de cheveux.

= Approchez-vous, dit-elle d'une voix dolente, approchez. Mettez-vous ici, près de moi. Je suis souffrante et ne puis parler que très bas. Et puis, c'est l'amie, l'amie de votre femme qui vous reçoit, et non la princesse. Voici donc : je me suis aperçue que vous n'aimiez plus Elisabeth et cela me fait de la peine. Est-ce vrai que vous ne l'aimez plus?

= Hélas!

- Et le sentiment de votre devoir, de votre honneur ?

— Mon honneur ?

= Oui, vous lui avez juré, outre la fidélité conjugale, une tendresse ronatelliese

GO D'EEC'RIS

= Elle l'a cru... je l'ai cru peut-être aussi...

— C'est mal de la délaisser, de la tourmenter.. Elle pleure en ce moment, j'en suis sûre...

= Je ne suis pas méchant pour elle.

= Eh bien, promettez-moi de ne plus lui faire de PE |

= Je ne lui ferai pas de chagrin volontairement.

Bien, mais promettez-moi davantage, promettez-mol....

Elle sembla oppressée, et sa voix devint si basse que, pour la percevoir, le garde du Corps qu se pencher vers la princesse, jusqu'à presque effeurer ses cheveux. Cet homme, quoique habitué à toutes les dissimulations du courtisan, souffrait affreusement. Aimer la princesse de loin, cela lui avait paru un doux supplice, en comparaison de la torture que lui faisait, en ce moment, subir le désir.

CHONCPIARAUMRUS

Avec toute autre femme, ou il fût tombé à genoux, ou 1l eût pris la fuite; avec la princesse, 1l fallait rester, se taire et maintenir l'attitude d'un soldat qui reçoit des ordres,

= Promettez-moi, reprit la princesse, d'être bon pour elle, d'être très bon, de l'aimer encore.

Le garde du corps resta muet.

Vous le promettez?

Il se taisait toujours.

= Cela n'est donc plus possible ? Tout est donc fini entre vous? Vous avez une faute grave à lui reprocher?

= Je n'ai rien à lui reprocher, je ne l'aime plus, voilà tout.

= Qu'elle ne s'en aperçoive pas, au moins!

= J'espérais qu'elle ne s'en serait jamais aperçue.

On peut donc cesser d'aimer une femme sans qu'elle s'en aperçoive ?

= C'est difhcile, je n'ai pas eu l'adresse nécessaire. Ce qui est très facile, hélas!

c'est d'aimer une femme sans qu elle s'en aperçolve.

= Oh! croyez-vous?

= J'en suis sûr... Celle que j'aime ne s'est jamais doutée de mon amour et nes'en doutera jamais.

= Monsieur le garde du corps, dit la princesse, monsieur le militaire, vous êtes un enfant. Celle que vous aimez connaît votre amour...

= Hélas! dit-il, incrédule.

- et elle vous aime, ajouta-t-elle, en lui tendant ses deux mains.

Il se jeta sur l'offrande, mais encore indécis, si troublé qu'il haletait.

= Embrasse-les, enfant, dit la princesse, embrasse-moi, toi qui m'aimes, toi qui m'as désirée si longtemps dans le secret de ton cœur, embrasse ta princesse bleue, embrasse ton amour.

Le lendemain matin, la femme de chambre disait à sa maîtresse :

= Oh!... Madame a un bleu sur la gorge.

= Cela ne m'étonne pas. C'est un signe.

Mais si singulier! Il est ici, il est là. Il se montre, il disparaît. Sur la gorge, c'est vrai, sur le cœur...

= C'est peut-être pour cela qu'on appelle Madame la princesse bleue? continua l'innocente.

— Va voir si ma dame d'honneur est là.

La princesse, demeuréeun instantseule, considéra avec émotion son signe bleu.

« Dieu ! que je suis heureuse! songeaitelle. Et comme je suis adroitel Et que mon amie est bête! Faire des confidences d'AMOoUMAMSPaurenATANeN NSANSLOL je n'aurais peut-être jamais rien su. Ces regards, que je prenais pour les marques d'un attachement ardent et respectueux, c'était de l'amour! Mais la voilà... »

qu,

La dame d'honneur entrait tout agitée.

= Ah! princesse! Il m'a fallu attendre jusqu'à quatre heures du matin! Je suis folle! Tout est perdu.

= Làl Vous ne pouvez donc jamais être raisonnable? Tout est arrangé, au contraire.

- Ah! Merci!

— Écoutez-moi, Je l'ai confessé, Cela a été diffcile, cela a été long. Enfin, je sais la vérité. C'est une amourette. La personne qui a fait tourner la tête à votre mari est une petite actrice sans conséquence. On les prend, on les laisse, on les reprend.

Celle-là a déjà passé par bien des mains, et entre autres par celles de mon mari...

Vous voyez, nous sommes en famille.

Or voici. Une actrice n'est presque jamais libre dans la journée. Sa liberté commence à l'heure où finit celle des autres femmes, à minuit. J'ai donc décidé que votre mari prendrait son service à mon palais tous les

jours de minuit à quatre heures du matin...

Naturellement, il aura des compensations, car cela est pénible. Son avenir est assuré et son bonheur... Il est ambitieux? Oui.

Très bien. Un titre lui plairait ? Une décoration ? D'abord je l'attache à ma personne.

Dès qu'il aura un grade possible, dans six mois, dans trois mois, 1l sera mon aide de camp, mon secrétaire. Il ne me quittera

que pour aller vous faire la cour, heureuse épouse. Nous le surveillerons à nous deux...

= Que vous êtes bonne!

= N'est-ce pas?

- Vous êtes la bonté même.

Vous êtes belle, vous, et cela vaut mieux.

= Belle! Qui est plus belle que vous?

- Flatteuse! J'ai trente ans et vous en avez vingt-cinq. Hélas! J'ai renoncé à tout. Vous m'aimerez au moins?

— Je vous ai toujours aimée. Je vous

adorerai. Ma vie vous appartient. Je vous serai dévouée jusqu'à la mort, et mon mari aussi, je l'espère bien.

= Je l'espère aussi. Je l'ai peut-être sauvé d'un grand péril, d'un amour malheureux, car quelles joies trouver dans l'aventure où il s"engageait ?

= Quand il sera revenu à lui-même, il vous aura bien de la reconnaissance...

Hier soir, c'est-à-dire ce matin, il était bien troublé... Quand il est entré, je l'ai cru ivre. Il me regardait avec des yeux égarés. Sitôt entré dans sa chambre, il a verrouillé la porte, puis je lai entendu crier : Ah! Ah! Ahl!...

= Il n'a pas dit autre chose?

+ Je ne crois pas. Il n'est pas expansif.

Précieuse qualité. Que diriez-vous d'un mari qui vous ferait d'humiliantes confidences? Il ÿ En a qui sont ainsi...

Le mien, par exemple.

æ Vous avez été bien malheureuse!

CONS BIUNRES

= Oui et non. Je ne pense plus à cela. Le présent exalte mon cœur... Faire le bonheur de ceux que l'on aime et qui vous aiment, est-il rien de pareil au monde ?

— Vous êtes adorable!

— Eté susiadorée,

= Oh! oui.

= Chère amie!

Elle laissa prendre sa main, que la dame d'honneur couvrit de baisers.

« Ils se superposent, pensait-elle, mais les derniers n'effacent pas les premiers.

Vos lèvres, pauvre couple, se rencontrent encore avec ferveur, mais sur ma peau.

MÉSMDIÉTICUReUX

= Ah! reprit-elle tout haut, maintenant que vous êtes certaine de retrouver votre bonheur un jour ou l'autre, j'espère que vous serez prudente. D'après les confidences que j'ai reçues, les joies conjugales ont un peu lassé votre mari. Les

hommes n’aiment pas qu’on leur fasse des ANANCeS

— Oh! entre mari et femme ! N’importe, je serai prudente, généreuse amie.

= Plus généreuse encore que vous ne croyez! Car, enfin, votre mari est séduisant. Il est jeune, plus jeune que moi, beau, ardent, passionné.

— [lle fut.

«= Jllest encore, soyez-en sûre, et vous ne tarderez pas à vous en apercevoir. Si Je n'avais pas renoncé à tout, si Je n'étais pas princesse. À votre place, je serais jalouse.

= Ah! Dieu, je connais trop votre Cœur.

— Alors vous allez rentrer chez vous pleine de confiance ?.. Encore un peu triste ?

æ Encore un peu.

= Mais les nuages se dissipent, le ciel commence à redevenir bleu?

- Oui.

C'ONCRIEETATUERSS

Bleu comme mon âme, ma tendre amie, bleu comme mon cœur.

Et elle enfonçait son doigt dans son sein, à l’endroit de la meurtrissure bleue qui enchantait sa chair amoureuse,

re.

Ph Le

ut +FrA ant

di R ! tie

A pa

fi | :

nu RUE ! 3 { \ | 1 | { * « .

LE] { CR NPA î « \I À LA “ LS Ctre! 1

ps as

LM

ve 'E4

NN TU EE 7A ŒU TU \ QUI MN TA

Lo à Hi Hu { | ‘ol à Je

on En (nie lu AA SLA | ! gl CA à bb

's j : ll , [NE n L NES ASUS ANA EAU B5è h* 41504 v4 | È DAS (: NTIMRRSER À Jui 0e pa s 1e Het (TA: rs Û ll ne R pl MA 0 (4 n Pr | TN 4 ni à NN L :

AA, 2, ST U ‘ PT | } nl 11 Ù FA ne î Mar a } pt i | 18 t | TEL j 11 L L 1 4 {

7” Peu a FN AN h ia # : : 6 . | LA À 4 100 N MU CPR ee" "A RAYON en ui | D DULTE ru mn De 4 . # | N'a \LK4 Û !

Su A AE CK LR LE E [LR 2 L oh A 1 nl k

LR ..." = dE. h L L . k “ —— " a ME

ALAN re

PETER A DER PRO AR eo ui note A

d] su TN

; qu" (1e [À \ PH ol pote te

LU ro Û

la n

no. ri AU | GE [bd ne MUR (RU U x rh alé di 1h 14 Di in ui ir Da PACA SERRE ERA Anne Nb

ï À A He \ BUT j' ; KA {; ’ ’ Vh A 4} ja 4 Te AE Put 4 n F fé 1H nu L 4x ta 1h AN 4) VI

en TRE à

_ RAR

re

Rs M

. y — es

ee

j X} LL

(OU 41} DOTATES

N l'appelait la vieille fille, et

pourtant, si elle était fille et vieille, elle n'avait l'air ni l'un n1 l'autre. Son apparence était d'une veuve sur le déclin du bel âge. Elle était toujours vêtue de noir, avec une profusion de broderies, de parements et de rubans violets. Un bouquet de violettes pâles, le plus souvent, ornait son corsage et se répétait, factice, sur son chapeau.

L'odeur des violettes emplissait son jardin, sa maison et son cœur : ses yeux doux étaient deux belles violettes.

La vieille fille était rieuse et dévote; et les curés ne manquaient pas d'en tirer la preuve que la bonne humeur est l'inséparable compagne de la vertu et de la piété : « Voyez la vieille fille. Le ciel est dans son âme et dans ses yeux. » Ses yeux étaient en effet des plus doux et un sourire, à la fois céleste et puéril, répandait sa grâce sur la plénitude rose de son visage. Elle était, de tous côtés, rebondie, mais sans excès, et l'ensemble avait cette suavité reposante des architectures définitives.

Un seul point indiquait son âge, la couleur de ses cheveux. Leur blond très cendré s'était encore décoloré avec la quarantaine, tombant à la nuance de la toile bise que les années, habiles lavandières, blanchissaient, à chaque printemps, un peu.

Bref, la vieille fille était une agréable chanoinesse.

GOULEURS

Vers le temps qu'elle eut à subir la grande crise féminine, sa fortune, par l'établissement d'un chemin de fer qui lui prit une

ferme, s'accrut. Alors, se sentant à la tête quelques vapeurs, elle voulut remuer. Elle fit des pèlerinages lointains, mais seule avec une amie et à loisir. Ayant vu des provinces et des figures nouvelles, elle se sentit différente ; sa curiosité très assoupie s'éveilla. Un ecclésiastique lettré lui prêta des livres d'histoire. Le roman ne parle que des amours possibles, l'histoire parle des amours réelles que certifient des lettres et des reliques. La vieille fille fut surprise; elle rêva longuement un jour devant l'image d'un beau cardinal mondain qui décorait un livre grave.

Galeotto fu 1! libro e chi lo scrisse.

Elle ne s'était pas mariée par dévotion,

. e » A ayant fait, entre les mains d'un prêtre implacable aux joies terrestres, le vœu

OT

de se consacrer au Seigneur. Sa mère, informée de cela, pria, pleura, menaça de mourir ; alors, elle différa, remettant ce délaissement du monde au temps où sa mère serait partie. Mais les années, sans amortir sa piété, avaient effacé peu à peu dans son esprit jusqu'au souvenir de ce vœu, et quand elle s'était trouvée libre de l'accomplir, elle n'y avait plus pensé.

Le prêtre fanatique était mort. L'heure du mariage aussi était morte. Ayant refusé tous les partis du pays, elle était devenue, sans s'en apercevoir, la vieille fille; et maintenant qu'elle s'en apercevait, il était trop tard. D'ailleurs, elle était heureuse ainsi, et plus heureuse encore depuis qu'elle rêvait.

La vieille fille rêvait donc, par un beau soir de la fin de septembre, en écossant des pois dans son jardin, de concert avec sa

servante. On voyait, couchée le long de la rivière, comme une paresseuse, la

COMMP-PAURRS

petite ville; un de ses bras à demi-nus montait vers la gare; l'autre allait se perdre dans une forêt; sa tête formait l'église; son corps, la cité; et ses jambes, les faubourgs. Tout cela sommeillait et même la gare, entre deux cris.

La vieille fille rêvait si bien que sa servante, lasse de n'obtenir aucun assentiment à ses discours, s'était tue; elle rêvait si bien que, la cloche de la porte d'entrée ayant sonné, elle sursauta et se leva à demi, l'air égaré.

Ce qui entrait ne correspondait pas à son rêve. Elle reconnut une de ses amies de jeunesse, une pauvre femme qui vivait à la campagne, mariée à un petit notaire et chargée d'enfants. Un garçon d'une douzaine d'années, vêtu d'un triste uniforme gris, suivait cette forme, l'air humble et la casquette à la main.

L'accueil fut froid, mais la pauvre femme

DS

fut siaimable,elleapportaitdesijoliesfleurs devillage,des prunessi grosses, que la vieille fille retrouva son sourire. On lui présenta l'enfant qui allait, le lendemain, entrer au collège de la ville comme pensionnaire. Or, les parents, très occupés et pas riches, ne pourraient venir le voir, 1l y avait loin, que trois ou quatre fois par an, peut-être.

Et ce que l'on demandait, c'est que, parfois, quand cela ne la désobligerait pas trop, elle fît sortir ce gamin qui était bien sage,

bien doux, bien respectueux, et bon élève, puisqu'il venait de conquérir une bourse.

La vieille fille consentit. Cela lui parut tout d'abord une œuvre de charité.

= Si je ne puis m'en occuper, dit-elle, Rosalie ira le chercher et le surveillera.

Elle le mènera à ma ferme des Pins, s'il fait beau. Il boira du lait. Aime-t-il cela ?

EE

= Oh! dit la mère, beaucoup... Remercie Mademoiselle.

— Merci, Mademoiselle.

Au son de cette voix douce et déjà presque mâle, la vieille fille regarda le jeune garçon.

Ce fut tout. Comme la nuit était venue, on rentra les pois, et la vieille fille, qu'appelait l'angélus, s'en alla à l'église.

Rosalie, vers la mi-octobre, se présenta au collège. On lui donna le jeune garçon.

Mademoiselle ne rentrerait que le soir.

Seul avec une bonne, l'enfant bientôt s'émancipa. Puis, fatigué, il devint sérieux, parla de ses études, de ses projets d'avenir. Quand Mademoiselle arriva à l'improviste, elle trouva un Jeune homme qui disait gravement :

= Dès que je serai sous-lieutenant, Je me marieral ; j y pense déjà.

= Et vous savez peut-être avec qui?

= Je le sais très bien.

La servante riait. Elle aussi savait bien avec qui elle se marierait, dès que cela serait possible.

= Mais, il est charmant, cet enfant! dit la vieille fille,

Depuis ce premier jour, ellene manqua jamais de se trouver chez elle les jours de sortie.Oncausait,onse promenait,on jouait près du feu. Elle le tutoyait, elle l'embrassait, elle tapotait ses vêtements, elle faisait limérerelIolaimee

Cependant, l'enfant eut treize ans, puis vinrent les vacances; elle les laissa passer, s'en alla elle-même en voyage. Mais la fin de septembre eut la force d'un anniversaire : elle voulut aller elle-même chercher celui qu'elle appelait son protégé. En attendant la rentrée, il passa chez elle trois jours. Elle fut si prévenante, presque si tendre que Rosalie eut de la jalousie.

Les jours de sortie revinrent, tous

pareils, tous heureux. C'étaient des heures d'intimité, des heures familiales, mais avec je ne sais quoi d'inquiet, de très doux, d'une douceur aiguë et lassante. Les jours passèrent et l'enfant eut quatorze ans.

L'absence de Rosalie, une après-midi qu'elle était allée à la ferme, les troubla, comme trouble un animal l'ouverture subite de sa cage. D'un commun accord, ils rentrèrent. Il faisait orage et très chaud.

Allons, dit-elle, dans ma chambre, c'est la seule pièce fraîche.

Tout cela était innocent et invincible.

Dans la chambre, ils s'approchèrent d'une table où il y avait des albums, ils les regardèrent ensemble, mais sans rien voir. Leurs voix, quand ils parlaient, leur semblaient changées. Leurs genoux se touchèrent, puis leurs mains, puis leurs lèvres, et le reste advint aussi, quoique difficilement.

Le saisissement de la chaste vieille fille fut émouvant. Elle pleura. Puis elle se mit à genoux et vénéra, comme un signe sacré, le corps adorable de son petit ami. Le dieu qu'elle avait distraitement cherché, au long de ses pieuses journées, se faisait enfin visible ; et le bonheur que lui présageaient les prêtres, elle l'avait enfin senti qui gonflait son cœur.

Le jeune garçon était beaucoup moins troublé, car à cet âge le plaisir est sans rayonnement. Il eut des curiosités anatomiques. Il fit le tour de la femme qu'il avait conquise, pareil à l'adolescent qui palpe en tous sens sa première perdrix, et qui lui rebrousse toutes les plumes.

= Mon petit Jésus, dit enfin la vieille fille, Rosalie va revenir.

Les heures jusqu'au diner furent des actions de grâces. Elle dîna, comme on entend la messe,

Et cela continua pendant quatre

ans, de jeudi en jeudi, de vacances en vacances. Le jeune garçon, parfois, eût désiré d'autres amours, mais les toutes petites villes sont peu fécondes en aventures et puis des bras si tenaces le serraient, des jambes si dévouées, des mains si généreuses |

Rosalie, qui surprit le secret de sa mattresse, en profita pour se faire une dot, vu les incertitudes de l'avenir, et le fils adoptif de la « vieille fille » devint un jeune homme fort considéré,

Cependant la vieille fille découvrit que, parmi les enfants de son amie, il y avait encore deux petits garçons, l'un de douze ans et l'autre de huit ans.

= Je me chargerai, dit-elle, de leurs années de collège. Mais je n'en veux qu'un à la fois.

Et ainsi fut-il fait. Ces trois petits amis la menèrent jusque vers la soixantaine.

Riche des années de jeunesse qu'elle avait économisées, et sans cesse rafraichie par de jeunes chairs, cette Ninon innocente continua, jusqu'à un âge avancé, d'être la bienfaitrice des familles honorables et pauvres qui avaient des garçons à placer au collège. Sa piété, devenue aléatoire, donnait des inquiétudes au clergé, mais un des pupilles, dégoûté des œuvres d'amour, étant entré au grand séminaire, où la vieille fille payait sa pension très généreusement, l'église se rassura. Il y a des crises de sécheresse dans les âmes les plus dévotes.

Seul le confesseur de la vieille fille, car elle se confessaitavec ordre et avec volupté, seul, cet honnête vieux chanoine connaissait toute la vérité. Il baissait les yeux à rencontrer ceux de sa pénitente et fuyait à son approche. L'odeur du secretqui scellait ses lèvresempoisonnait son cœur. Il mourut de tristesse à voir la douce lionne dévorer

GOUTTE U RS

son septième agneau. Les violettes paraient toujours et parfumaient le corsage et le chapeau, le jardin et le cœur de la vieille fille aux yeux violets.

ARR NLE à GENE DU J'EN ANR RUBAN SERA TEEN ES NAUPUU ii ART TAN RARE PEL DITES | (1: |MA 1 hi L : j uho EUR 0 RUE trou 1} WU AUS L Ha Pin vue NES fi \1 mie Hi ji ul Nue val 4 f « LE ! ; uni vu | tp 1] AN | N “is qi N \ air NA VA 1 ÿl (Ai 1” \4 { pi (il x tn MIE ON \ ll M ie ; Rite | HQE PAT 14 OR LT RTE niet 1e le an A ja leu LEAMIEE RAUtAS A Qui (A PAT EN \ 4 A wi n Ù k ELA ,: j 24 Al AT { À 4h { pit } ; k | au sa A HAUTE TA HI AT tn ie dr \ oh Y { | | | 1 ÿ di is À W N h st À Hat M 4 sn { (" | 111 LU til NA ou (pb gl "1 Ut | Ml l, ï {L | te ((A fMUR ‘1 dis Ne Hu À | PHP ; d { ns a one nu oi OA A AT R'prA VAE HUv | i HRX RAA) = AL a uni té UE R | io A NT , ; ARC UTC MEUU TM We LA if [LA NW: Ju tu] tt Ur . ; \ ad JR D L 1: 4 ii ; LU Fat LS k no 2 i dr TEA "3 ral LUN el A di un ns ; il HN À) | Re DA UE

LM \a (ti CA TEA | Mi NAN di D l Ne a } \ . à u { MA tu MAN? \ÿ " mn 4 Me K (HS CEE à ou nr : Ha 4 pe AR ie ANS | . tt ur M NN at

nn CPR S " Se = — 5 = RE ES D ELE 4 DA ai es

| AT NE EN PA D à M ue ù 1 i 1 RUN 4 AE 4 ia qu ni ÉAORQUE

ÿ NUE k 7 Û A ou LA pi Pa ta ie

LINE ou] 12 HA il a a) Du SR NA ail sa mn A A1 Di sh [nn ne te pi A ii Fe A Hi 0 RENE

CR

tue sus |

os He qe 1h JA]

FA

Es

ee

14 A 1 NO | [À! À tt EN ni UT 0 { (nt VAI { à À lu L NAT Ù t nn Û à y UE on É

, NI, TMC INUTE D FOR OU 1 LE MAUR OUR GA URL \ AIRE RE | (EL NEA TA A D tr ANAL În We W 1 AA ANNEE | | { (N il LR Ü if qu d U 4) À p 4 N 1 FEU ï l DTA 14 ù 7 (l } L \ LA } MN] | te | AN \ N ARE 116 mL À 4h ü mi HAUTE AZ AE CRU h [l ñ [ul A H \ñ } À \T fi Ù (| | 1 AA LT) } LT En ri RUE ONE PAIE AN 7" À (+ PA A SAUT AIR IN RTS ADN NPA EU tt sh CAN AQ LAATETE LAS A AUS MT | f | ; \ i , 4 ul { tr \: qe] | fl À | 1 it iun Que 4) PU 0 pire AU 14 | L AS L UM us Ones (AN À | : 4 j 6 | ; \ | ie nt Ro AQU à A 4 " AU) Le An Û UE { 54 Qu) j Vus PURE AOL NOULEMEENTIER TE (WMA (MEIAA AS At à: M

RTE Aa AU ft PLU MI PET LE M, D ? ufr LL PEL RL M. CM \ ; ; 1l i EE EE At EU

ni th ue

D. 77 D br

er, pe je

« Nes .

mes in

ee Do

L Qu | ns a

WA

He (e 11 a Ars Y in | a cl (t vue 1

4 di | Wu HA | h 14 [FU S M Ont À { or 4j VE dus it à) o À qui 1 | PEAU Nr AU 1 ii | CA Nu j AMEN MALO MATE 1No UMTS ke (ER FU Hl Eu ! ART MAR NENE ta ASURE ñ JON TT | fl ii Te LAS OUI D AT ki: 15) MAI " ie : ji là he \t (RUN HA ! VA bel 1h44 1e NAUHr | AUTAIUE NET EPL AUTONET "LU 4 ni Que Re LP ILTUA TAUX EE A EN ER ARR | t L M Pr TR | ur OL CRT TU An ALAN LPS RSS D 4 PE Rate Le le CAL AAA ES FIL he ok CU ue | | fe (Ue- 10e NUE: SLT RAR FM} AURA) | | Ki | | 1h ai vue dy dl | | {| . Le Ni e ti il À !] al ni ny EN AUMNUEN 1e HA ND LR NS PS) AMAR PAR L'ECRAN evil ». (La . | APCE CRE TEA io | HAE AT AI PAL } fl { |

ATEN

le à CA N EE VU AA ce 4 À]

|A ANS LR TAN HEURE AE MAL" MAY RUE TE \, Pa î % PAR a) h UT UE L | ni il 140) \ LA POUR AE Ar 2 URL? s ta CN Bt Le MAR ACUE PR PAR 'ATUAOUE AN H 1 AAA af Te] ES } A7 Un { « | \ \ A TU 3 ù + \: 1 1 ' * re (ai qi ! ! Li ju r. \ " i Q |: | { (LEE * 11 (L LU (LA + } 0 f be LY À du CA } R 4 : 1 f' AA M # RON SONT LATE ARAS TRR 4 x l J LV 14 \ 4 D p À ï \'i L RAù 1h | cine 1 (OL TUE € MLAMA EPA" a ' LEA LATE { PA Fu Le d { \ "h L 1 O7 TAN {HT e 14 Er \ \! 51 di je ut « tva LU V vi E \ Ÿ \ PA j; A 4 H 1 v.f la et LU 2 | Ù 1° pe té au \ (A ñ L Pinr re, hé UT | ! 1 ' à > A é 4 PR US EU M LE | HUE A DO LUE ON ARE \ F MATTER T EE El FAURE le PT | MO ONE € ST MF é x k A 44 tie CN hd | LE RS 4 A | AN AAA TRE AATREE tnt | 4 d d | Lu 1 14 | 3 M 1 AL j } Dur x GA N d NU À a x } ... 1 i ! CIS SUR PRET 0 GE AL" L'el L | (4 | HERO" } , l ie | | RE AD NE AN PET EI AMEN t EN it f LA | { { \ | \ (TE Liz b » " TU " CY | A, | | Ù n UNE ju NUE à MA | of Le ... et A: Th (es "+ UT aN 1:

* AU PEUS A Poil KO LINE | ASS LUE HAN EE ji 1 NPA ONE V2 à # Tia QU AL 4 PUR | | i LUSAGPE 4h ; RON (ON AP ARDN hi: 4 à | \ | AU ou 1f de LA 4 dun »e Hi " 1% MA | ff ei OL à Xu à " NU) é Hu | bre Ai [IV L Ü Le ji A LU! { | Dit!

Air ds À 1Q { | IUT AL 22 AA INA Lt EL À .

BA A

LLE revenait déjà, les bras tendus par les seaux de lait; ses sabot-sétaient mouillés de rosée, et le bas de son jupon lui faisait

froid. Quand le soleil fut visible, rouge dans

la brume du matin, elle songea :

« La journée va être belle. »

Elle songea cela longtemps, évitant les cailloux du sentier, pour ne pas répandre son lait, et les hautes herbes penchées et pleurantes, car ses jambes nues avaient vraiment froid.

« La journée va être belle. »

Elle allait toujours, traversant maintenant un champ d'ajoncs, où la sente, plus large, s'allongeait toute droite, faite exprès par les gens de la ferme. La brume avait disparu, enchantée par le soleil, remontée là-haut, sans doute, d'où elle retomberait doucement, rosée sereine, manteau de fraîcheur que les étoiles jettent fraternellement sur les épaules de la terre altérée.

Elle songea encore : « Il va faire très chaud. »

Puis une tige de sarrasin, perdue là par un oiseau, lui suggéra :

&\Le sarrasiniséra bontadbattre My

Cette idée lui fit plaisir, ensuite la tourmenta, car la saison avait été mouillée, et si le sarrasin était bon à battre, sûrement on le battrait. Alors il fallait rentrer vite, vite passer le lait, donner à manger aux poules, et bien des choses, tant de choses qu'elle en eut un serrement de cœur.

Comme elle marchait trop vite, une goutte de lait sauta du seau et tomba sur son sabot. Elle s'arrêta, posa les seaux, contente de se reposer un peu, bien qu'elle en eût des remords, levant tout haut, pour les défatiguer, ses beaux bras roses, dorés aussi par le feu du soleil.

Soudain, elle sursauta, devenant presque pâle, portant la main à sa poitrine. Elle n'avait pas eu peur. Elle avait seulement été surprise par le premier coup de fusil de l'année,

Au même instant, elle vit un flocon de fumée ; une plume vola près d'elle ; une perdrix blessée tomba au milieu des ajOncs.

æ Allons... Toml!... disait une voix.

Cherche ! Apporte.

Le chien sautait le long du sentier, allait, revenait, affairé, inquiet, mais bien décidé à ne pas pénétrer dans la forêt dangereuse.

Comme la voix, plus impérieuse, plus

GO UWL EURE

colère, plus rapprochée aussi, répétait le commandement, Tom, la queue basse, vint se réfugier dans les jupes de la jeune fille, qui se baissa pour le caresser, pour l'encourager.

= Ne le caressez pas, battez-le! cria la VOIX.

était celle d'un jeune homme qui se montrait maintenant, debout dans la haie, parmi les branches.

La servante se redressa, regarda, rougit.

Elle n'avait pas reconnu, à la voix, si c'était le père ou le fils. Elle croyait que c'était le père; elle le désirait, parce que le mépris du grand jeune homme, qui ne lui avait jamais adressé la parole, lui était très pénible.

Elle rougit et se troubla, mais sans pouvoir baisser les yeux. Elle admirait,

elle se sentait prête à tomber à genoux.

Le commandement fut répété, le chien fit le mort.

Alors, nu-jambes et nu-bras, elle entra dans les ajoncs et elle saigna. Elle marchait sans presque chercher son chemin, très vite, retenant ses larmes.

Ayant rapporté la perdrix, elle la jeta dans la gueule de Tom.

Le jeune homme, toujours debout entre les arbres, au-dessus de la mer des ajoncs cruels, lui fit un signe amical, puis sauta, allant au devant de son chien.

Elle, sans répondre, sans avoir vu, peut-être le signe amical qui remerciait la pauvre servante, tendit encore une fois sous le bât ses jeunes épaules, et les seaux de lait, bien en équilibre pendaient à ses mains TOULES.

Elle allait, sans plus songer à rien qu'à des choses si obscures et si profondes que son esprit ne pouvait les atteindre.

Ses jambes saignaient, sa main saignait, elle avait autour du bras droit une large

GOUTTES

éraflure qui lui faisait comme un bracelet.

« Cela, c'est une ronce. » Les ajoncs piquent, mais ne déchirent pas.

Les seaux de lait, cependant, lui paraissaient plus légers. Elle marchait, vite, aussi vite que le permettait son instable fardeau.

Un homme qu'elle croisa, près de la ferme, regarda son bras sanglant. Alors, elle rougit. Plus tard, en passant son lait, elle pensa se trouver mal.

Le bracelet de pourpre lui serrait le bras, mais c'est au cœur qu'elle ressentait l'étreinte.

Tom arrivait vers elle. Elle eut peur.

« Est-ce que cela va recommencer ? »

se disait-elle, toute étourdie par l'émotion.

Haletant, mais joyeux, le chien se coucha à ses pieds. Alors, avisant une écuelle, elle lui versa un peu de lait.

= Vous le gâtez, dit le jeune homme,

GORMAPU RS

qui s'avançait, Je vous l'ai dit, 1l mériterait plutôt d'être battu.

Elle trouva des mots, pour dire :

= Battre votre chien?

= Ma foi, si j'avais été seul, la perdrix serait restée dansles ajoncs. Vous êtes-vous fait mal? Oh! vous saignez |

Elle était si heureuse qu'elle ne sentait plus sa joie. Un autre monde lentourait.

Elle était une femme en face d’un homme.

= Montrez |

Elle tendit son bras rose et doré, le retira aussitôt, Ce qui fit remuer ses seins, sous la grosse toile plissée. Le jeune homme fut tenté, mais il se maîtrisa :

Ne dites rien. Mais je ne veux pas que l’on sache que je vous ai rencontrée près des ajoncs.

Il s’en alla, sachant très bien ce qu'il devait faire.

Le lendemain matin, comme la rosée se levait et que Tom quêtait après les

Re

GOU LC BIURCS

perdrix de la veille, un cri inattendu, un cri doux et douloureux, monta d’entre les hautes herbes sèches, près du champ des ajoncs, là où commence la bruyère.

La servante revint comme la veille, les épaules sous le bât, les mains pendantes, maintenant les seaux de lait. Elle ne s’arrêta pas en chemin, malgré qu’elle fût très lasse et très émue. Elle passa son lait, comme tous les jours, la pensée obscure. Mais, sa besogne finie, elle s’assit sur un escabeau, et elle regarda son bras.

Une morsure folle avait mis au bracelet de sang un fermoir rouge.

VERT

Un regard vert...

RC

> L U) LL, L'INTE n :) Ms) OA aus DA UP 4 tu) OR 4 Le \ fi \ NE ANT LUS (144 Û !

jù “ k ni JE 4 Wi AUS MAN Le PS PATES GPA PME "al | û jt MU il AN (1 | À hr AL UU Wf 14 We 1) RFA Ù ((| VAT 1 (s ce NE nt N RE Ni \ La ; a L | (AL 4 1 d

ti '

Na LA .

Los (16) nt

Lait ui ou ne ne | HS

ARR DL

ta

A 1h É QU hi } An

fs

ta et À L | { $ à x #1 o L L st *: AA | ï 1 it ta ! | NE Al nil Dit (A TR 4 À Fe: : à ui T4 , \ à TONLLNZ À Me AIN dr Vi: Qi L Li pe ue | A 74 Hit VAI bi Li: i DD MALO PT ANATOE PU PR *. L A4 LA i UM À où d (d: ‘ Aa L à #Ÿ Fan A 1411 # ARE | ar { U +} (4 HS 1 a

(4 pi ARE | or Dre ' eur Le AE ANA ME AE } {4 CRE l 4 (A 4 All 4 fi | FA.

AU 7 DAT IN De | | Lt ven, ® Vel A Î TR 1} ARC CE OAATAS 1 Nas EE k 0 L'OA 4) f L'AATAPEL N WE , RAI

| , 4 , d | ATX Wi Ê VAR 2 aa" (1 A: 1] I 12 TER d te At AMATE n° VE vid) te I pu EM | |! | 4 NEO 8 IPS ca \Ta. LA rs A) PTT À à PIE W x) ar RON 4 1 } L AUS ed NE 1 1 14 ÿ 210 tot Le it 1 Le. y ue fl k £ sue nt FA (a (4 LMD

‘4 A au ne + AOL

PAL ou ;

179 ; À | SR « 1H " ty MR « AA f Ê 1 ; [te AUUNS (PE LA Fed à Et AA } LBT OA ti ÿ M TE | LUAUR De.

1# * { ji 2, 4 b ni NI) 1 4 4 L f + L { LE à A le "OU

ARE

IR ani:

qu RPM

AU

ie THE (ui a DEL AA 11 We Wu | Pr

s> 4 en

| 7 ne ne .

se | vi ui o us

RENE | ets L'PAS Ur NT pu ir:

AR A No à Lun \ NUE AE a NON HI i Me NW M PU on Le LH AUX vu CAN eR Jul " l DU

UT n

£° 1 RE uIR

en

L 1 | GEL A1. L ni 1 ? er {. MER u HAL 2 2! ji ane . V1 ‘4 Pie A RAA | VU

PO cn Sn À n

be

ne

PRÈS huit jours de silence, ayant résisté avec dédain aux tortures du secret, aux stratégies de l’interrogatoire, Catherine, accusée d’avoir empoisonné sa maîtresse, la W., dame parla et dit :

= Eh bien, oui, c’est moi, et pourtant Je ne suis pas coupable… Je vivais seule avec elle et elle avait si mauvais caractère que personne, depuis six mois, n’est resté chez elle plus de deux heures de suite, et le matin seulement. On ne peut donc accuser que moi; j'ai réfléchi

et jai compris cela. D'abord, j'avais pensé à me sauver en ne disant rien, en restant devant vous et devant tous les juges, muette et comme morte; mais J'ai compris encore que mon silence me condamnerait, C’est seulement ce matin, à mon réveil,

que les choses sont devenues claires pour moi; jusque-là il m'avait semblé vivre dans une nuit lourde et je songeais que peut-être on me laisserait là, qu'on m'oublierait. Quand vous me faisiez venir, j'entendais vos paroles sans les comprendre, mais je souriais, je crois, parce que J'étais contente d'entendre parler. Cette nuit sans doute tout s'est arrangé dans ma tête, à mon insu. Je vais donc vous raconter l'histoire telle qu'elle est. Je ne suis pas coupable.

Catherine n'avait de vulgaire que la condition équivoque d'où elle sortait. Son emploi tenait le milieu entre celui de dame de compagnie et celui de servante. Elle

avait été institutrice. Ses origines étaient modestes, mais dignes. Elle était grande, pâle sous des cheveux bruns à reflets roux, et ses yeux étaient verts. Quand elle releva la tête, avec un mouvement de défi, le juge considéra ces yeux verts avec un certain effroi.

« Des yeux verts, se disait-1l, des yeux de chat, des yeux de monstre! »

Elle abaissa ses paupières, attendant une réponse; puis les releva, Pair interrogateur.

« Des yeux verts, mais d'un beau vert tendre et profond, songeait le juge. Des yeux d'amoureuse... C'est évident, 1l y a un homme dans cette histoire... Elle veut sauver son amant. Qu'elle aime, ses yeux le disent ; qu'elle soit aimée, sa beauté lejure. Quelle misère que la justice et qu'importe au monde la disparition de cette vieille femme, si cela a mis du bonheur dans ces yeux lointains | Qu'ils doivent être beaux,

IP

CLONUNICEAUARSS

quand ils sont fous!... Ah! mais, c'est moi qui deviens foul.. »

Il fronça les sourcils, dit simplement :

“— Je vous écoute.

Mais Catherine avait très bien eu conscience de l’effet produit par son attitude de femme, et elle se fit femme encore plus.

= Il y a deux ans, j'entraichez MmeW.., en qualité de dame de compagnie, mais je m'aperçus aussitôt que Je serais tenue, au moins la plupart du temps, de remplir un ofhce plus humble, Les femmes de chambre demeuraient rarement plus d’une semaine; une querelle, des soupçons, la mauvaise humeur constante décourageaient ces filles. Ayant ma part de ces traitements revêches, je songeai d’abord à quitter la place, moi aussi, quand je m'aperçus qu’elle me craignait un peu et qu’en somme, avec de l’adresse, je pourrais lui tenir tête. Je restai. Dans

GOULTIEUIRES

les derniers temps, je faisais venir une voisine pauvre qui me déchargeait du gros ouvrage et Je tenais la maison seule, sans le concours d’aucun domestique.

Ainsi, J'obtins quelque paix, finissant même par sourire des propos désobligeants qui m'étaient adressés. Jamais elle ne m'adressait la parole que sur un ton rogue et insolent, mais je ne répondais pas, et cela passait. J'aurais supporté cette vie, en attendant mieux, car je sortais fréquemment.

— Vous alliez voir votre amant ?

= Oui, Monsieur, j'allais voir mon amant tous les jours, et je retournerai le voir tous les jours, quand vous me le permettrez....

Les yeux verts s'étaient faits si doux à la fois et si ardents que le juge n'osa en braver l'éclat. Il baissa la tête et dit :

= Continuez, je vous prie.

Il jouait avec un crayon, dessinait

GONE

n'importe quoi sur UNE grande feuille

de papier blanc.

= J'en étais, reprit tranquillement Catherine, au chapitre des soupçons. La cuisine nous venait du dehors, mais c'est moi qui, naturellement, la disposais ; elle passait par mes mains, J'en étais responsable. Comme nous n'avions pas les mêmes goûts, elle tolérait que je fisse pour moi des choix particuliers. C'est ce qui causa mon malheur... et le sien, ajouta-t-elle, avec cruauté.

- Comment cela?

— Eh ! Parce qu'elle se mit à croire, APCIOITON:

= À croire ce qui devait arriver, dit le juge.

= Oui, Monsieur, à croire ce qui devait fatalement arriver, hélas ! Ce qu'elle préparait elle-même, non de ses propres mains,

mais de ses propres paroles. Tout

CGOUMAEIURRS

d’un coup, elle repoussait son assiette, criait : « Catherine, vous avez voulu m'empoisonner ? » Je répondais avec calme : « Moi, Madame, je n'ai jamais pensé à cela, vous le savez bien. » Elle reprenait : & Alors, mangez de ceci. » Et Je me résignais à puiser un morceau dans l'assiette repoussée. Satisfaitte Mme W. reprenait son repas, en murmurant : « Allons, ce nest pas encore pour aujourd’hui. »

Ces mots, si souvent répétés, agirent sur moi comme un commandement.

Je les entendais la nuit, dans mes rêves et parfois même sans dormir. J’aurais dû fuir. Hélas! je restai. Il m arriva, vers le même temps, les plus graves chagrins.

Mon amant tomba malade, dut être éloigné de Paris. Je devins folle, si l’obsession est une folie, et un matin je me pris à répéter, comme une litanie « C’est pour aujourd’hui! C’est pour aujourd’-hui ! »

GOUDLEU'RS

Le juge tira sa montre et se leva brusquement.

= Tantôt, nous reprendrons tantôt.

Calmez-vous. Ne dites plus rien.

Deux heures plus tard...., seul avec Catherine dans sa cellule, le juge lui disait :

= Mon enfant, il n'y a d'autres preuves contre vous que vos aveux possibles. Aussi je ne vous interrogerai plus. Plus tard, vous me direz tout.

= Plus tard ? dit Catherine. Savez-vous si vous me reverrez ?

= Je désire vous revoir. N'aurai-je pas été bon pour vous? Mon enfant, je ne dis pas cela pour m'en faire untitre ; mais si Je ne vous sauve pas de la mort, je vous sauve sans doute de la prison, et certainement de l'infamie. Ne m'en aurez-vous pas de la reconnaissance ?

1 Malvie,dditt Catherine; Wvalaitiisi peu! Et maintenant? La prison me faisait peur, la liberté me fait peur aussi.

Elle cacha sa figure dans ses mains et pleura.

— Votre amant vous attend, dit le juge, d'une voix qui tremblait un peu.

= Pleurerais-je, dit Catherine, si un amant m'attendait ?

= Je puis donc vousaimer ! Voulez-vous que je vous aime ?

= Puis-je le défendre?

— Merci, mais vous, m'aimerez-vous?

= Moi... moi?... Je vous aurais aimé, peut-être, si vous m'aviez fait condamner par jalousie pour me séparer d'un amant...

= Mais je savais que vous n'aviez plus d'amant. Les juges d'instruction savent beaucoup de choses.

- Il est mort, et sa mort ma appris qu'il me trompait.. Laissez-moi, laissezmoi seule...

— J'irai vous voir, vous me raconterez la fin de l'histoire. Mais ici, continua-t-il

à voix basse, pas un mot de plus. Vous recevrez demain l'adresse de la maison où l'on vous attend.

Le juge posséda le sourire de ces yeux qui l'avaient envoûté, et le corps blanc et pur de Catherine avec ses fleurs rouges et ses ombres rousses. Elle fut une maïtresse agréable, mais si rêveuse, parfois, qu'elle semblait devenue la statue du rêve.

Réveillée, elle prenait la main qui lui avait touché l'épaule et la baisait.

Il ne fut plus jamais question entre eux, de afin de l'histoire. \LeVupetla connaissait; 1] savait que le poison avait été versé : 1] savait que le crime avait été commandé par le mot qu'il ne fallait pas dire.

Un jour, il demanda à boire.

= Jamais, dit Catherine, vous ne boirez, jamais vous ne mangerez ici. Jaïnais,

= Tu ne m'aimes pas? dit le juge.

Ton

= Je ne t'aime peut-être pas assez pour croire à ton amour.

= Que te faut-il donc, mon enfant?

— L'oubli... Veux-tu boire maintenant?

Il ne répondit pas.

— Tu vois ? dit Catherine.

(ut à TE

{ NT TA LL ia

\ dut AT

DEDEMRU A" RTL AL COUR [LA Pi a7 n 1 { { é À ii] { | A : j R | ve en A l : 7L FL L A m MU A di ‘ TT ME k V FE : . ME } Fe" Ve. ni à Ps L i » Al 33 | { I :

j pe Ê À. 1 ÿi Lt A 4 À 4 ‘ | n } ht on Vent } L NW ‘4 tiwe pis: de tie LA Vi | À A ((4 ER e" CE it k jf 1 U. os SE È L 0 F 4e A #} k fol nl j pr A A A : : f [4 2. AP (A l L 1 NEC ee) Î “41 \ASLUEN tan Ci x] KA un j NP {PA ni er ' | n à | Lu y x dh, i SAT" h vf TE pe [| r 4 ’ M! | NA MUR ni EE UM \ JR \ Fu 7 du , j Li V8 Cu Pa | ' a à ù (} ‘ .

; (TA L { € 2 ; nt4 LUE rt Ki [; y Ch É vi ï , n gl ; l 1 LS ï | D [R b A 1 LAC C UT ; à ‘ "7 NA { “ | | 4 L 2 111 Le | 1 ‘ x . j' ! k A : à ' { | i a L Il dl AUX Le Nu i l i l Hi til LU À J8 k ra N o À \ h 1 k } Ê OR EN [1 {? à a (A ou 4 © Jeu ONE k { ; ; i [ROLE t : FM | Ne” PT î 4 v4 QMICA | { n \ a à PA rate d ir À 1 CRUE UCI TE COR VAR TAC ur CUT DEA HAL LPAUER L | À > L Al u 0 { à 0 L A" ui . . | { Cu | | f 4 au | DUT: ‘A ñ A Us A EL "1 | 12 (# { 00 © | % " d NL Ù } DIN AT ATX MN UNE LOL ME Hu RAS ; L | % | (3 | l vd | T | L't \ Ï " { { FAP, A Le i (À DUR 4 | FLE | L # à , 1 71h FR | in (l 1} Hi hd 1) U fl f 1 Ù LU , 1 è { Le: À NT le NE L'on 2. ? (Hu 11 ! AN 114 UE | CAL CNE il] LA Da A t A dl Û 1 " [RL {4 | } NET? N/ ?. ECS | a F fi 4 | | cer (y 14 ; ta! | té Li Ps A Ath PI tbe !

du N ne Au É nt

pa (ÊE

Le mme mm ie 2 er

ne d D

D = re | ht 3 d

La

se De

a _ al

pue me l Je RS 4 Æ À

SCARRON

LA A1 LA S'ARINT tu 14 1 l: pli MUC ne HU ; , ARE PONS NN TRE IE NÉ \

ra (IT à 'HAIERGE EN nn avt RES Y] ME L l , mn vu} Wé l'A | ni Clé Ca VER, L'ALSACE il [Ao NE A LE A nr D La LP] Ti DA LA le FAR à 111 :

a MAUR 4 vu | Ce é Ur es AA PAT CRUEL tt 9, ; L'OU, LE PA NAIETE oe) Y d re UNE. Aou TA 18 INRA AUX A nn RUN n ù ; JE À tn LA 18 b on dub PAUVRE AUS JANET el Lu, UE ENTRE f (PRON ! LE ni) Qu Hi (A p7!! }; er Ton | * Ù M VE nr ar He (M L { '!

ATEN f LA LA w" (PO AL F à FAST

N parlait couleurs, et les jeunes femmes disaient leurs goûts, qui n'étaient point précieux.

L'une aimait le rose et l’autre,

le bleu; une autre vantait le vert pâle et la quatrième préférait le rouge.

= Et vous, Alain? demanda la Bleue.

æ Oh! moi, dit Alain, je suis, par mon état d'homme, voué aux noirs, aux gris et aux cachous. Je ne rêve pas, comme vous, d’éclatants plumages. Pourtant, s’il m'était permis d’avoir un tel désir, je me voudrais vêtu de zinzolin.

me

Toutes éclatèrent de rire, pour cacher leur ignorance.

— Le mot, continua Alain, n'est-il pas joli ?

On ne répondit pas. Alors, le jeune homme reprit :

\ TCneWeEUx pas VOUS TrompenAlLe mot est joli, la couleur est affreuse, Figurez-vous un violet rougeâtre, pensez à ces velours violets tout usés et qui montrent une trame d’un rouge douteux.

= Vous vous moquez de nous, ce n'est pas bien.

= Je ne me moque pas. J’aime ce mot, parce qu'il est joli, peut-être parce qu'il rime avec mon nom, peut-être surtout parce qu’il rime avec le tien, mon Aline zinzoline ?

Et il embrassa passionnément sa sœur, qui protestait :

— Non, je ne suis pas zinzoline, je ne veux pas être zinzoline|

= Mais si j'aime le mot, reprit Alain, je n'aime pas la couleur qu’il désigne, et si mon Aline se faisait vraiment zinzoline, je l’ai-

merais moins.

= Vilain! dit Aline.

= Pendant quelques instants, dit Alain.

Celle qu'on appelait la Bleue était une orpheline. Fille de la plus tendre amie de la mère d'Alain et d'Aline, elle était entrée toute petite dans la maison où elle avait grandi, et pourtant on sentait qu'elle n'était pas tout à fait de la maison. Son caractère la séparait de sa famille adoptive. Elle était sombre, et ils étaient riants ; elle semblait craindre la vie, et ils s'y plongeaient avec joie, jeunes et vieux comme dans un tiède océan; ni les uns ni les autres n'avaient beaucoup de volonté. Paule, au contraire (c'était son véritable nom), semblait toujours en état de tension morale, et sil lui arrivait de rire comme tout le monde,

no

GO TA EAU TRS

elle s'arrêtait brusquement, dès qu'elle reprenait conscience d'elle-même. Un philosophe eût trouvé dans cette enfant la passion de souffrir que les prêtres ont tant exploitée dans les femmes, où elle n'est pas rare, et que les hommes y aiment presque toujours, parce que leur orgueil en est flatté ou bien, plus simplement, parce qu'ils trouvent cela tout naturel. De telles créatures sont très difhciles à apprivoiser, car elles sont très défiantes et aussi très craintives. Souvent, on les croit méchantes, et elles ne sont que peureuses. Les plus avancées dans l'art de se faire souffrir cherchent à déplaire, comme d'autres cherchent à

plaire, mais elles ont toujours un motif secret et, quand on l'a deviné, on devient leur maître.

Paule n'était ni laide ni jolie. Si les traits de sa figure un peu ramassée s'éclairaient par hasard d'un sourire, elle devenait agréable ; ses yeux auraient parlé, si elle

ne leur eût imposé le silence; elle était petite, sans maigreur, assez légère, et ses cheveux, très abondants, étaient châtains, de cette nuance neutre qui est peut-être la plus séduisante, parce qu'elle est la plus mystérieuse, parce qu'elle ne présage rien,

Avec les deux jeunes filles, il y avait deux jeunes femmes, et c'était à elles, naturellement, qu'Alain faisait la cour. Il ne savait trop laquelle lui plaisait davantage, ni même si elles lui plaisaient, l'une ou l'autre. Très brunes toutes les deux, elles lui faisaient presque peur, mais comme elles répondaient à ses agaceries, DNS RAP CLEAN CTRCONIMEMON tourmente des bêtes singulières, pour voir ce qui va se passer. Il se passait que, tout en jouant, elles échangeaient des regards obliques et que chacune, tour à tour, s'épanouissait, quand elle avait reçu une faveur particulière. À lune, Alain

baisa le bout des doigts, et le corsage, où les doigts se réfugièrent vite, se gonfla comme une grosse vague. Il s'approcha de l'autre, en traître, et effleura de ses lèvres le duvet de la nuque : la nuque et toute la femme frissonnèrent longuement.

Immobile, le regard vague et lair dédaigneux, Paule semblait ne rien voir et voyait tout. Elle semblait ne rien sentir et elle souffrait,

« Moi, je ne suis rien. Il ne m’a pas regardée une seule fois! Il est vrai que je suis laide, et si mal habillée avec ce bleu qui ne me va pas! Mais cela me convient d’être ainsi. Oh! je voudrais lui déplaire encore plus! » |

Alain, à ce moment, la remarqua.

« C’est elle, tout de même, qui est la plus jolie. »

Il lui lança à la tête une rose qu'il venait de voler à l’une des jeunes femmes.

= Merci, Zinzolin, dit Paule. Tu ne

me fais pas souvent de cadeaux, je garde celui-là. Elle mit la rose à son corsage et reprit son air dédaigneux.

« Il a voulu m'humilier, songeait-elle, comment faire pour lui être bien désagréable? Rester ou m'en aller? » Elle regarda les deux jeunes femmes : « Rester. »

Elle sentit la rose : « M’en aller. »

Ne rrentre. tditiAlinemiicetmême moment, viens-tu, Paule ?

Elle regarda encore une fois les deux jeunes femmes qu’Alain, tourné vers elles, lui cachait à demi:

NOHMERTESTE NUE

Alain tourna la tête vers elle. Sa figure esquissait un sourire.

- Oui, je m'en vais aussi, attends-moi.

Elle avait songé : « Il m'a regardée d’un air ironique. Il croit que je veux le surveiller, quelle idée! Je me moque bien de lui! » Aline entra au salon. Paule monta à sa chambre.

IAI

GO) BAUMRS

Elle versa de l'eau dans un petit vase de cristal bleu et, avant d'y mettre la rose, elle la respira, elle la regarda longuement, soudain, d'un geste brusque, la porta à ses lèvres.

« Mais je suis folle! Jai honte de moi-même! Que me fait cette fleur?

Quelle bêtise! Non, non, non. »

Et elle froissa la rose avec une violence passionnée, la jeta brisée sur le tapis, en piétina les pétales, toute gagnée à une colère d'enfant. Revenue à elle, elle balaya avec soin vers la cheminée les débris de sa joie méprisée, mais une crise de revirement la saisit dans cette humble attitude et, le petit balai de foyer dans sa main crispée, l'autre main appuyée au marbre, ridicule et tragique, elle pleura.

Paule eut encore une fois la force de réagir. Elle se releva, baigna ses yeux, s'astreignit à lire trois pages du Trésor des humbles et descendit, calme et froide.

Tout le monde était rentré. Elle servit le thé, avec Aline, comme d'habitude.

Alain, pendant cela, avait continué ses jeux d'adolescent. Alain, qui avait dix-huit ans, était gauche et insolent, mais en toute innocence, car il se croyait très adroit, ayant déjà conquis deux chambrières et une petite fleuriste de la ville voisine ; il les avait vues, tour à tour, pâmées de plaisir et de chagrin et il leur avait dit, chaque fois, les paroles que la situation exiocaitmiuli-

nenseNcrovaitidonc pas insolent, mais au contraire bien élevé et même affable,.

Il était assez grand et svelte, sans barbe et les cheveux ras; sa tête n'avait que deux tons superposés, le rose et le cuivre avec, dans le rose, deux grandes fleurs bleues.

Il était singulier et séduisant ; les femmes le désiraient, comme elles désirent un bijou éclatant et rare, mais, pensant trop à lui-même, il ne s'apercevait pas

de leurs désirs. Les amies de sa mère ou de sa sœur lui semblaient, d'ailleurs, d'imprenables citadelles. Celles-ci, cependant, avaient montré des faiblesses et il commençait à les croire vulnérables.

Resté seulavec les deux jeunes femmes, il leur disait gauchement les plus grandes impertinences du monde.

Je vous aime toutes les deux, oui, toutes les deux.

= Nous n'avons pas besoin d'être aimées, répliqua vivement la plus jeune.

Nous avons nos maris.

= Ça aime donc, un mari?

— Mais certainement, reprit-elle.

Sivos maris vous aimaient, ils ne seraient pas à la chasse. Ils auraient fait comme moi. Ils auraient eu mal au pied, pour rester près de vous.

Et il montrait sa pantoufle.. La jeune femme ne voulut pas être battue. Elle dit :

= Il y a temps pour tout.

Mais elle songeait : « Mon Dieu! c'est pour moi qu'il est resté! Il m'aime. »

« Il m'aime donc? songeait l'aînée?

Il m'aime! » Comme s'il eût perçu ces pensées secrètes, Alain s'enhardit.

= Il n'y a que les amants qui savent ALL

« C'est peut-être vrai? songea l'aînée.

Si J'essayais. »

« Il a raison, songea la Jeune, qui avait de l'expérience. Il m'aimerait bien, lui! »

Elles avaient baissé les yeux, pour mieux rêver. |

= Mesdames, dit Alain, je mets mon cœur à vos pieds.

Cette fois, elles rirent :

- Quel diable!

= Quel petit démon!

= Oh! si je pouvais vous parler à l'oreille, à toutes les deux à la fois

— Le vilain!

— Le vilain!

+ Eh bien l'une après l'autre. On va tirer à la courte paille.

Elles rirent plus fort.

— Je dirai un mot à chacune et je ferai une question. Il faudra me répondre.

= Non, je ne veux rien entendre.

— Et encore moins répondre.

= Mais je ne dirai pas le même mot à toutes les deux, je ne poserai pas la même question.

= Vous ne direz que des choses qu'on puisse entendre ?

= Vous ne ferez que des questions auxquelles on peut répondre?

- Naturellement.

= Allons… donnez vos pailles…..

mauvais sujet.

= Je ne tiens pas à commencer.

= C'est vous, chère Madame. Daignez approcher. Bien : « Je vous aime. Et vous? — Monstre! » À vous maintenant :

« Je vous adore. M'aimez-vous? »

= « Chut! » J'ai tenu parole, et vous aussi. Maintenant, allons prendre le thé, avec la satisfaction du devoir accompli.

Elles marchaient, songeuses. Alain les suivait, en se demandant :

« Par laquelle commencer, et comment my prendre? »

Le jour naissait à peine que Paule était debout. Elle avait fort peu dormi. Avant même de faire sa toilette, elle sortit de sa chambre et se dirigea vers une grande pièce voisine que l'on appelait la lingerie, et qui contenait, outre le linge de la maison, toutes sortes de débris de robes et de chapeaux, de rubans délaissés, dépouilles de plusieurs générations de femmes. Il y avait des soies gorge de pigeon à la mode de l'impératrice Eugénie, il y avait des velours amarante et des satins nacarat : « Ah! voici mon affaire! »

C'était un carton de rubans dont la triste couleur semblait bien répondre à la

CONTE 'ENURRSS

définition du zinzolin, un violet rougeître.

« Que c'est laid! »

Sur son corsage bleu, à son cou blanc, à ses cheveux chatains, elle disposa des nœuds de soie zinzoline.

« J'ai l'air d'une sauvagesse, dit-elle, en se regardant dans la glace. Il va se moquer de moi. Peut-être va-t-il se mettre en colère? Si je ne lui déplais pas tout à fait, cette fois, comment faire? »

Elle descendit au jardin. Un merle siflait éperdûment les cinq notes de son appel monotone; le soleil faisait de longues ombres; la rosée veloutait les feuilles et les herbes; elle vit un liseron s'ouvrir vraiment comme un œil doux ; elle mangea une pomme fraîche comme de la glace :

Paule ne pensait plus à rien qu'à la joie d'être un chevreuil matinal.

Qu'aperçut-elle, tout à coup, au détour des syringas? Alain, assis sur un banc, qui la regardait avec surprise.

GORUIE/EIUVRES

La vue de cet ennemi fraternel ranima sa rANCŒUT :

= Hein? Tu ne pensais pas à moi?

= Non, ma chère Paule, je pensais à

Ur moi-même.

Tu te lèves de bonne heure?

= Oh! pas tous les jours.

= Alors, aujourd'hui ?

Paule, en pleine lumière, flamboyait de lueurs zinzolines.

= Où as-tu trouvé cela?

= Quoi donc ?

- Ces affreux rubans.

+ Affreux? tu trouves?

= Serait-ce en ma faveur, par hasard ?

= Pourquoi pas?

= Si tu as voulu me déplaire, tu as réussi. Mais, dis-moi, je te croyais indifférente à tout, Je croyais que rien ne pouvait te re-

muer le cœur, et voilà que tu t'es levée à cinq heures du matin...

= Et toi?

GO UTILE URSS

MO GRESP ÉPALCÉFOUCERIEMMSLULS amoureux.

— Pas moi.

= et que tu t'es travestie en bohémienne et que tu cours le jardin pour secouer tes idées. Assieds-toi près de moi, Paule trente dizaine tin Quelle idée ! Mais tu n'as pas été aussi maladroite que tu croyais et moi je suis moins bête que tu ne penses.

= Alors? dit-elle, avec une froideur très mal simulée.

= Alors, je suis comme toi, je ne sais que dire. Je voudrais blaguer, et ça ne sort pas. Paule, Paule, sais-tu pourquoi nous nous sommes levés tous les deux avec l'aurore? dis, le sais-tu ?... Donne-moi ta main, Paule.

Elle laissa prendre sa main, elle laissa le bras d'Alain entourer sa taille, elle permit qu'illa pressât contre sa poitrine. Lesarbres, les fleurs, le ciel et la terre, tout se mêlait

CHOICE RAUARES

et tournait. Elle ferma les yeux et sa tête se pencha.

= Dis, le sais-tu? continuait Alain.

Eh bien, nous nous cherchions et nous nous sommes trouvés.

Elle fut la tendre maîtresse d'Alain, pendant toutes les vacances et bien longtemps après, chaque fois qu'il revenait à la maison.

Alain Jui disait un jour :

= [I] faudrait nous marier, mais comment faire? Un homme peut-il se marier à dix-huit ans? Attendons.

= Ne parlons pas de cela, répondit Paule. Je t'appartiens, tu feras de moi ce que tu voudras.

Ainsi elle conciliait son bonheur et l'amour de la souffrance. Elle fut très heureuse pendant plusieurs années.

AU TEr

' HE 'L ' HA | So ie

us

Aout :

fl (A AE 1 j\ de o ii ET Wi HU Qu 1 | 5 | PA va We tn il di nn la CRE 1 1 1H ann Wat | A | | 11 Le 1 ES DLL 1, Hu

UNI NAMUR a Dr Ru

NPA PARU A NT MA) ren purs to A te LR AU | PRE {1

MURS [| G: ANA AT INA ne) Nr EU (al ; il neue A 'ÉRAPEU AS W Rd tNt ai À ee V 4h | ls F JAY M Lt NITAR hs | La 188 À 4 Hu À | », A TRS La)} F4 4! 1h Î \ OP LA RATER AU MA Mn TAN NA ei | qi A y:

EN AU NNANaer ane LRTRARANAU ! us je NE ah) Én

pal (f: tou PART deuil NET AI, ME À JAx'I 1FHUS J MIE C | sr | 11 ni { ii UE | us: RAM UN 114 L | f LATIN WHl P) 4} : RP UV 170 Les CRE \ 1 | | fl [\ n Ki | sal hi! PÈ | \ MU i (ui Hi h 1 fL fl i dé }! sn NU | HA QU NET QATA MANOIR RE TEE Renan A

AT RO MENETAN AE fi PERLES GE 4 1 soi h 1 is AURAI T | NH An | #. | Pr | LCA AGE TRS a PTE. | Ut | è # A}: LATE 1 LAN HAL { (: d { À 1 | pt 15 eh U LE qu a M ji 1h 4 Tea de ni ’ A N£ LL ié TN OUT: MAENNULE ANT 1 CL { Vi Û Wal DUPa) À | Il APE {| A VEUMENNIENI SPAS NN ha MALE RIEE TE | LIEN d Li NT AE 4 st) l mi 1 di: . AAA 1, f EM OT [AL | VE T: (l dr AN PANNE NES jui REVAIT EN FUN ts (A UT AN W QUE ai hl li en mn 17 RAA TE ip nu {ti # Li Ai RARES ((fi À h 4 au l AN CM PUR TAN PER VER HEAR (Prat NE ROME EM NE n fl A Au UE Hu Hit RAT UTINS j ‘jf (HR AN . ‘ nt { L À F] ut 11 41 | NT s qi 1 ni 4 [URI | À “ À | | | UT Al À AAC ART AN Hem APT CU DD TRE TRNL Se LR LE IQ 114 | H IAA } il Pay] ! MARIE ERAAUA 1! I UE }: { il Mn ns 4 ENT MNT A DATA EN LD UT TA TANO qu | ÿ NU Ta RUNMEN } uY FU PMEUUE M FRA l! 1 } { IAVUn nt RO PA COONNEAPAE PEEE E E AAA) IS ME "AA Î 4 | {) "ie TE ; WE 11 x! RM) d "4 ACTE TT EU ab HI | L4 AL Î ($ Hu l LRANSANANEE US Peru PATATE DRAM LT A RE Mae at Dir ñ 11 Vi (9 au RUE he U NAN UON A ae oi WE Pl ls y ve Ua h | on : £ 1 AU Hal ad le At { DHRE (oi hs HA Ur Qu dns NAN CAEN DA AIO TEA PIE PAL ANS ti | 4 M. Vs À d Ù f | T' a fi} Nr} le | ÿ au (pl X A pure) %: wi il (l N NYe wi L ht M te di ti Pr À ARTE CUM-NEES #4 LANCE TAN GUUL AUE | “ fl RE WANT { Ni "1 ’ 111 k (LÉ \ 440 | : l d CN AT ul dit ie th H 1} 1 {l A con EU Al Li on if 174 in FINE EN | BEA TUPE (ETES FEU } D DAME à FER UOTE OST À PA that Pit) RP TRE PEUR PE AL M NE RL oer A9} CAE NAN A tata FL PU ENT 0 À vA $ M 4 (TU \ # a { Li! il 4h dr FIX Une ui) En [ee *: "a tueh ; (A! iUL " f À 14) ALL é +. *. oi hu F bi 154 A té dl} #i NTI : (] qi FA FL LUE H 17 va er j AT UTE Û Pl î DUC [Ita w? + ‘9 4 au Hé je \ (l 1 4} BA “l nu ÿ s LU-LAAET NE (TA. | TRI qu a te [Ni [L Vi | |

ni id te

Ne é 1 M1 le il | Hi fi

H. DE RÉGNIER

Wa tel | à UM | TAN HU à : D di L tie LA UE He | {| fu oh À Ne } a CAEN | Ti RAT fl «| AT

! “ FR LACS NE We rat ne Ki

mA

at NN) F . À xp | "UN s AA AI , KE WA AT RARE | | (Rrer À ALMA * 4 EE LA EU Vo pt , Î ad ka NU, We ne 1 pr L { th j ” | ER Tel ; fl Ai |] eu uy | A (| AA vil { A: nu!

| x on à [PA LON: » lé i ° un M 1 NRC TES \h (+ ; "+ ! | VS gr | , N LR RNA EMINRS APN PAT HT L'OTAN NUE ARNREN L Fr Pat 4 f ; NO A \1a: n AAA ue N 47 A2 4 LA : el L (j (| 3 Î EL *: | NOT Aya : Nr 4 #A ne A | L 1 » 1. n KL C4 k À h (r | LAN NA { we | " VERS (EU PRE L - | ot UN! NT. 42 A L \C AT M Le H ns | | “ tr 172 RIAD mn LPS k lo v+ | Lu let , D * CEE. Fr À! WI (ER PF" | | | ONE CA: ET ANA \j D: Jai AN Er ttes MERE CA ER ES fl SUN 11 Fil on | £ l | rues AMEN MÉTAN :

} LA LL. { u l { Î ; pi LT cr e | h | | LA ER A CR ee TRI Lu |)) ' D Qu) Q let AE ® 1À DE . ñ | LAIT LS À NEUNE qi sad 4 ; : n 11 L pt 1kA LP A) , } ÿ | 14 | L , | | 11 y A ; L ÿ

ee mr LOL ... Sr:

a 2 CU à Se ET re SR CS:

'Yor =:

_ Ca ee

_ Qu 2 di Se le a D, or ” = +2

PC ee.

Sn

PR

ou

ne em

f h Nl , à [R CE K 1 (h 4 n r. | ll TV 4 l | k nl : WP 1} (La LA NT D | { : (ru p | NE Er of F | AA de (a |7à 4 4 {4 Ÿ ah UT ri} Je es D | AT f , } L { fl [| % \ L L = | | .

1 | | QUE ov À UT | è a ; ; i (AUUN Ê \ 11 AN 11 At ui :

u£L 14 nl + Hi h je, 4 11 | L [LL ti] \! FAN 1 re 14 { l LU js Â A rh AR: { Un , La ME LEL o Or AA ET ! Êr IRC?

a AM) UE Pi M tte «40! | tt ({ 1 LEA Pl | DES Ja | ï ‘ dr x À Ÿ 1 DT 1 # 1 i | ua £ A Me fe j , Hi ENS | | EAN {20e rh L « ET À ul |

k "2" AIN AR fl 4x va | ” w10 } À rival JF AU II Le 4 ” AULE : ee mi u \F ill (| D AIT L 4 qu ! #) Qi 1f 1 tPUU À € NN | 'É: L 4 LT : . u 54 N 1 "I N j | f auf | fi 1 TANT | ; ; vont + 1 x (ol THAU E

PR énerr ner er RUES O TER

{tb

HS à nb nr 1 oi

in di po tu A

E = — Lu. æ a = x = = C3 Les = Pt ____— : er em Eee » L hr L ee Ps _S Le” 2 we :

= nee NES

N «: j { SU HAE.

t (1 î L) ne ot [ni in où (on ÿ L1 7" } D | ÿ MAN er à Tea! { À À NIUE 4 À (NRUE y à (fl dé È (Se "n” a h : \ HA 0 1 CH te he L . À (E: va (le LE L PAL LAC L à PTIT 4 APR n WrR VA { Une tt RNANS EN # | LACS RE PEAR RS AL 11 “i raon fi ELU a L 1e Lo 4 AT qu of L F | ALAN N 4 | te a d} Le û qd" q ; À ve] HA À 1 ee À ; : } Paie V \ 1e | PA NCA q RUES FE Di, AUTOS } , : | } H k 4 À Le LU : 4 k = 8 } Li ‘ 1} (à il : 4 ‘ LU: RTE er \ { FU D L vs MAP f + (’ s AA p $ A | NPLEOS D L ñ | g 'hà pa . à we LEONE LL PISE il if ' PAU | A pl é l \ k ail TIOSPTN di / l | ; | Qi 4 PAL MURS à: F5 ir ! ñ Nrur À Ha ou vi WA LP * f M [TL A (l L 4 À! +! ù » '. fl AE RAT UNE A: 7 DATE ‘1 "AU VEN : "1 \ ve fe Pre on] VAR 1. { 408. 10 L Nm à: d à LRU RO NEMIE ASS EE | AD ANUS: à \ 4 714 Er j u 'r , M N\(1L24 $ 1 À ti | dl 4 d A À [| | vtr { va! DT LR TENTE ES ! re UE UT Li te V1 PLilEn 10 AN (17 N M | ve M'A ! AUTEUR LE 1] Ut) SE LE ane Un 4 | [PLIRH d HET MATTER ARE AL ue { [f 1! | ‘ RARE TU à | fi tv | . + Nice N PH NON ou À FOR CIM ELS } 7 US: MAL NN 1 CL) it | % d | | ; 1 Mo L FA: of i e. ui mp où [L UN HA É ; LA: (13 | dr 1 11 ‘TT 4] 5 SLT An. . | , Our NSP CARS AE 9 un NA CUT 1 À iv fu T ANA HE DRE à? AU-TANT | : (JR PR Ù COLE NS AE LAON NT | PATES \ | En ne ’ Part ru AE fl , À | ! 7 ki

tE UT f

di ht (1 él AN [re 21 Es (} 0

PURE

no jh APR LE 1 RENE

LH a à k

pe

qu

FAR 4 fl et MAAF THON EN ME | DIS jt VTAAL

"ÉTAIT un enfant. Il n'était plus

habillé en garçonnet, mais il ne

était pas encore en homme.

Sa figure était lisse, ses cheveux

bouclés; on le voyait grandir; il jouait aux

billes, à la saison, et raillait les filles toute l'année.

Mais il ne raillait pas Christiane, cependant, parce que Christiane avait dix ans de plus que lui, parce qu'elle paraissait une dame, comme sa mère, une dame plus jeune et sans mari. Il l'aimait, au contraire, parce qu'elle était bonne, câline et rieuse.

Do

GO! CHPAPAURRESS

La vie est une chose qui doit rire, pensent les petits garçons, et quand on ne rit pas, c'est qu'on ne vit pas.

Toutes les amies de Christiane étaient mariées 1c1 et là. Elle allait les voir, espérant, ici ou là, trouver un mari, à son tour, mais elle n'avait guère de dot, et c'était difhcile, Elle venait souvent chez la mère du petit garçon, parce que leurs maisons étaient voisines et aussi parce que le père du petit garçon, qui collectionnait des estampes, recevait fréquemment la visite de riches amateurs, auxquels il se plaisait à montrer son cabinet. Qui sait ?

C'était son mot. Elle le répétait à tout moment, avec confiance dans l'avenir.

Christiane avait vingt-cinq ans.

L'été, les amies de Christiane se réunissuent sur une petite plage bretonne et celle qui avait trouvé la maison la plus large recevait Christiane, dont les parents, vieux et débiles, aimaient à ne pas remuer.

Cela faisait l'assemblage le plus gai d'enfances et de jeunesses. Là, le petit garçon devenait encore plus amphibie. Il ne savait plus auquel de ses instincts obéir.

Aller dresser contre la mer montante des forteresses de galets, c'était bien tentant ; de rester à lire près des jeunes femmes qui cousaient et de Christiane qui brodait, c'était bien tentant aussi. Alors il se partageait et quand il croyait avoir assez fait le jeune homme sérieux, 1l courait vers les tout petits, patauger avec joie dans le sable mouillé d'écume.

Ainsi passait le temps, depuis quelques jours, quand l'amateur d'estampes reçut une lettre mystérieuse : « Cher Monsieur, votre départ que j'ai appris, en me présentant chez vous, jeudi dernier, a contrarié un projet auquel je rêvais depuis quelque temps déjà. Une certaine impatience ne me permet pas d'attendre votre retour. Serais-je indiscret en me permet-

se

(ORORUNEMENENES

tant d'aller vous déranger pour quelques instants au bord de la mer, où vous fuyez précisément les indiscrets ?... » La signature, « Durand, de l'Institut », rappela à l'amateur d'estampes un visiteur qu'il avait reçu deux ou trois fois et qui, à sa dernière visite, paraissait distrait. Il se rappela aussi que Christiane s'était trouvée avec lui, le premier jour, qu'il Pavait saluée avec beaucoup de déférence, qu'il lui avait parlé, doucement, qu'il avait délaissé pour elle, le carton des pièces rares. Christiane avait conquis un mari. On n'en douta plus, quand on vit Monsieur Durand s'installer à l'hôtel de la Plage, et, déclarant qu'il finirait là ses vacances, se mêler gravement aux entretiens frivoles des jeunes femmes. Le petit garçon l'avait détesté du premier jour. Il pensait : « Celuilà, ce n'est pas un amateur d'estampes, c'est un amateur de Christiane. »

Cette pensée, qui lui revenait souvent,

CGONCHAEAURRES

il la laissa même échapper tout haut, devant sa mère, qui le gronda très fort, tout en ayant bien envie de rire. Bientôt, per-

sonne ne nomma plus Monsieur Durand que l'amateur de Christiane, et ce nom devait lui rester toute sa vie.

Ce fut la seule allusion à un mariage qui se décidait en silence. Vers la fin du mois, quand tout le monde, d'un commun accord, parla des préparatifs du retour, Monsieur Durand attira à l'écart l'amateur d'estampes et lui dit :

— Je m'en vais Ma résolution est arrêtée, Je suis bien décidément « l'amateur de Christiane ».

= Ah! Vous avez entendu ?....

= Oui, et avec joie. Cela prouve qu'on m'a compris.

= Mais elle?

= Je n'ose pas.

L'amateur d'estampes prit sur lui de mettre la main de Christiane dans celle

TOI

de Monsieur Durand. Christiane faisait des yeux étonnés. Monsieur Durand baisa en rougissant la petite main obéissante et Christiane comprit que cet homme laimait et désirait son bonheur. Cette pensée la rendait déjà heureuse.

Christiane s'arracha aux compliments, aux baisers de ses amies. Elle monta à sa chambre et, assise près de la fenêtre, elle contemplait la mer, qu'elle trouvait naïvement pareille à l'infini de sa vie.

Elle rêvait depuis un instant, quand Do DE TH ONTENUETA-MAMICe temaPlTe écouta. On eût dit des sanglots. Elle se leva, regarda. À genoux près du lit, et à demi caché par le rideau re-tombé, le petit garçon pleurait, la tête enfoncée dans les couvertures,

Christiane s'approcha et, prenant l'enfant par les épaules, le releva et l'attira vers elle:

= Qu'est-ce qu'il y a donc, mon petit ?

G'ONMTAEEIUERSS

æ Christiane ! Christiane |

= Quoi donc?

Oh Christiane!

= Voyons, assieds-toi près de moi et dis-moi ce que tu as. Elle s'était laissé tomber sur le lit, toute émue par ce gros chagrin. Elle reprit, quand le petit garçon fut près d'elle, la têteappuyée à son épaule :

= On t'a grondé?

= Non.

Tu souffres?

= Oui.

NO cela?

= Je ne sais pas.

= Voyons, dit-elle un peu brusquement, sois raisonnable, parle.

= Oh! Christiane, c'est toi qui me grondes, toi que j'aime tant!

Alors, Christiane comprit, et l'enfant lui fit peur. Mais ses paroles l'avaient attendrie aussi, et, pour réparer sa brusquerie, elle le serra contre son sein.

CO ENÈMRSS

= Christiane, il va t'emmener, alors?

= Mais non, je resterai avec vous tous, avec tol.

= Ce n'est pas vrai!

= Mais si, je t'assure. Je viendrai te voir, comme d'habitude, et je t'aimerai toujours, mon petit.

= Moi, je taime tant |

Des mains innocentes et curieuses serraient Christiane et pressaient sa chair. Elle regarda, troublée, les yeux alanguis qui cherchaïent ses yeux. Elle regarda aussi la jeune bouche, et la jeune bouche monta vers la sienne et lalsaisit llshrestèrent ainsi longtemps, puis se renversèrent pâmés sur le lit. Le petit garçon ouvrit les yeux et l'instinct le jeta sur Christiane. Il ouvrait son corsage, caressait sa chair douce, enfonçait la main sous les épaules.

Christiane sursauta, redressa son buste, puis, tout à coup, se voyant dégrafée :

æ Oui, mon petit, embrasse mon cœur.

GO IC IAEIUNRSS

Tiens, là ! Donne-moi mon premier baiser d'amour |

Et le petit garçon, pressant à pleines mains le sein gonflé de Christiane, posa ses lèvres heureuses sur la rose pâle qui pointait, près d'éclore.

Elle poussa un cri, comme mordue, se leva, rajusta sa toilette et dit :

= Eh bien, jesuis contente. Tendre petit ami, je t'aimerai toujours. Garde le goût de mon cœur. Qui sait ?

dr AS \ fl , NU NAME fi} f CR]

ji ju LOI ER AT Li

— er Se" p:

re n-

; nom | | fl | 70) vrpl et PONT AN 10 ROLE ne 7 nl : 1HAETAT | IRAN LA FACE U Ve PAT 2! x ré { 4 | ne AR APE rl Rd cn re db U « FOR MER 4 PAT | M, Mt 4 "4 TT PES AUTE TT "os * BUS : +2 [ul | RE PR AS AL AT de HE 1} 12.) PLLT Aa RE TR NEEL PC v É£) | } 11 RON OUR i w, | (A ET el N'a A AM } NEA RUE INT ESSONNE us ni N 1 EI Mara A PF » ne (... FRE 22 PE À] TARA HER té Dane (a DE ! A re en ANT LATE Le Re u é Al DPRU-TRAIT OCR Un 1: UE VA DRE ANT et CIS PEN à ADM qu (* AE : L [En Yu x LA La | Ja" si a pi ; ie v A a pl Û i Pat (9e QU | à Hal ; AL E An Ta HE 4 APN (ne 1] les AH (i 7 a re F A 114 Nf b " LE n AI À DRAM Tee" tan «4 q L 14 LUE 1 6 fs f (At 4 Te l Re | e t 4 va | ne mm fu (al \ | {* DANCE AITA Les f LLC n SAR NS PE LUE ARE ORNE IT EP RTE MU ui rue SRRAU { L 14 À ! D PA l) l ha }

Par. k A 14 Lu + { { pa #0 L : A L 1 PATATE)l :ÿ INT AE. ve VATS Ô Us LAN HAE DL VI Al LA A ti We on. nm»: QUE k EN 4 à | | RATER A NT PRO \ UD EAN de vu NUPAEATR RU DENT ANNE EUR 4e ft PUR: BiA { he" 'tee L Fr ON i TA t # : Ai alu d ENTAN n 4 FAURE g ' "LT RE AT ENT RPC ES RO En LEURS EAU nine 1 Ki OPA EN A TI Eat C4 EN 1- PÉE OUU NES D UIEUEE A DA LENS RS PAU wHn TEA 7 ue ï 0 F REA UE MA AE hT: s. a utie jt Lu va 4 VX Ps : cn LS : : NH: | k d { '+. É | À l'A re Fait { ER It Fe ; | | ñ ; a IVe À er A ORAN MOURIR CERTA Ai LR RM PAU 0 TR 1 { n 4 Ô | M 1 1 f 19 [na al} | | INA RMS | ir de: | \ BA ATARI | | L 14 à ER A 4 t" (l LA PTE té Part À [l \ 4 £ MAL NS Wir A 2e GA tie k DH UN) Pal { RNA ETUDE RE " j LVLNE : s «) li rx PE Wu È Le "(1e AD ALREANEr Le 4 | AE EL mt L (È + L'ANEN Le FL 6 LA von PE:

Wa TUE NS RE l | } /À 4 ... À + AIRE | PU) "à f La A dd : UE ; ACT Cal H' 44 ATEN ON EN ES if Ÿ 1 : 4 | RE 1 ù PAT APT 100 ÿ " VIA Jai | | LE RD TEEN 7e s ré Mr 122 1 $ | Dis SMLTENIC ÉRE AnE nn MARNE: AA A leds TRE MA ATEN 1)!

NEUEA L'ETM LR PAL IPE RENE LORS (RS 4 FAR A PAR NA EE RAA LV EAN PMR NUE 14 De "| cam Hd # | D AU EAN PA A HI HAN AG En O p {Eh ROMANE 18 LE | re \tE di do LA Dis Fa LUN NT NI l'IUT AE FAI Al LCI di " } RAD RCA PRE LR PART ANS ZE à Sy Pre PAPA QUI ERUIECNE À 8) Nr 1 | in SAM HE di € D UPS NA DITS | ULRNENTPRS Er RIRE ie É ns DNA è { TA Un PACS Ÿ NÉ f [er pi We AU Are LE ' (8) Na in a A re | Si Pie eee LE) | ent c)

£ d D'UN 147 APP ere Navi RE A rs Dr (a NEAUX (Ent il nl (Et

fai

pl DE { à 4 Ju

LE af ?

a | Lo ui 1e FA ral À ; . . 4 an UN

ne |

GO CRIS IEIURRES

Tiens, à ! Donne-moi mon premier baiser d'amour |

Et le petit garçon, pressant à pleines mains le sein gonflé de Christiane, posa ses lèvres heureuses sur la rose pâle qui pointait, près d'éclore.

Elle poussa un cri, comme mordue, se leva, rajusta sa toilette et dit :

= Eh bien, jesuis contente. Tendre petit ami, je t'aimerai toujours. Garde le goût de mon cœur. Qui sait ?

ARC R TENNIS S'ULEN (mn LT Me VAR TIR RL te AT URI SLR ANLTE A NEAS ah

DT PE GA Hi 4 ARTE v

A" D'AFON LIN REA jen | | FH ROLE Her dR fe AE NRA | dy Mt ACT NET 14 À MALTE A À , ! 10 #1 LE F | ï + t à AREA A" FO fat 4 #} En GAROU ï EU) Ut (a RARE d ; \ ILE \ "n à ME REA ELA QE AD Var QE: AE ph Î À \ ir ANA NA PATES EU MES AUS PRE G D ML AT QE NT EL EARE PTE A ul VON CRE PEU ANR MERE Phare DRE RE 1 RE CRONE | Ar M or AE Bars 4 }! L (ni { { [: } \ à à TL :

(\ de D? À : #” L KL AY A à Ait.

ONCE. ns DURANT DE AS Pt il tit SUN TE AU [fi Ti 1h MU A LU PT on 41

L CRAN TRE PAST te 4, À N A4 d

" { LR nl FO il qu tr LL k} OUT b } C Le À ,

N k A l Lie MAECIE 4, Y nr: 174 M L LYV 4 # Fe ENT SAN A RATE MTE Na h ASE 1

Re CE

NS List "one 4 j 14 4 " 1 A 0e) |A un

UT LEE 1 e MA à HU AALIUT A “nl NIRAME

DAT POS NPA (A EPS HET)

ait |

d'ou k , f TE AE TUE DETTE à IATANE LE 4

È HNVLIAT pu L'ART Te

tt DE EU Lt AE

Lun a VA LA Wir

De,

SIDOINE = CLOTILDE

LOTILDE. Un amant? Non, j'aime trop ma liberté. Un amant?... Des soupçons, la jalousie, des tourments. Un amant?... Non, je veux pouvoir aller et venir dans la vie, selon mon gré. Un ADO OU AIS CUIR CHENE ColntdetamuetdenlatPaxemiRttendais. | Quoi ? Une voiture. Ah! Et il ne croit DAS SOU eRSMoUIedit-MNC eStRDien singulier. Un amant! Non. J'ai bien assez

NT

GOICAAEURRSS

d'un mari. Mon mari est un gardien débonnaire et qui ne craint... que le scandale. Me sachant bien élevée, il ne me surveille que de très loin, et puis linfatuation propre aux maris fait que, même sil me voyait en conversation suspecte, il n'en croirait pas ses yeux.

Mais un amant ?

#& Sipoine. = Votre mari a raison...

Soupçonner sa femme, c'est l'injurier, et un galant homme ne saurait injurier SaRTenATIE.

CLoTILDE. Si sa femme est honnête, cela va bien. Si elle ne l'est pas, les soupçons deviennent donc légitimes, avant même le commencement de preuve?

& Sipoixe. Les soupçons ne sont jamais légitimes.

CLorirpe. æ Ne dites pas de bêtises.

Les soupçons sont toujours légitimes. Mais on en a ou on n'en a pas, cela dépend des caractères... Je ne sais pas si mon

COMMMELUURES

mari m'a jamais soupçonnée ; il ne la jamais fait paraître. Vous savez pourtant aussi bien que moi, non, pas tout à fait aussi bien, mais enfin vous savez que J'ai eu un amant, puisque vous étiez non seulement son ami, mais notre confident.

Alors, avouez que vos belles phrases ne sont que de belles phrases.

& SipoinE. = Du tout. Quand on aime, quand on se croit aimé, les soupçons sont infâmes. Je dirais plus, ils sont bêtes. La vie est un acte de confiance. Tromper, cest se dégrader. Or, peut-on jamais supposer que celle qu'on aime est un être dégradé ?

F'CLOMBDEMEMEN HN ANTON M TEMSAIS que les amants sont soupçonneux, et rien ne m'énerve davantage. Votre ami m'a torturée pendant trois ans. J'en ai assez.

Les chagrins qu'il m'a causés ne valaient pas les plaisirs qu'il m'a pourtant fort libéralement donnés. Une autre femme

TS

CO UTC E)UNR'S

aurait été heureuse avec lui, peut-être. Je ne le fus pas. Assez d'une expérience. Je ne dis pas que je ne céderai jamais à un caprice. Oh! Dieu, non! Des caprices, mais jen cherche et je bénirais le ciel, je ferais une neuvaine à Notre-Dame-des- Victoires, si cette plante germait dans ma tête. Hélas! voilà des années que je ne sens rien, ma chair ne se lève pour rien ni pour personne. Je

suis désolée. Quant à mon cœur, n’en parlons pas.Je lai mis à la raison.

& Sipoine. — Vous êtes une délicieuse petite égoïste, Ce n’est pas pour cela que je vous aime, mais je vous aime.

CLoriLpe. - Vous me l’avez assez dit.

Aimez-moi, qui vous en empêche ?

&SipoinE. = Mais pour aimer il faut être deux.

CLoTiLpe. = Le beau mérite, alors!

Moi, jai aimé votre ami pendant six

3 DE A 4 # mois, avant qu'il eût seulement daigné jeter les yeux sur moi.

GONE EUTRIS

& SipoiNE. = Mon mérite, si c’en est un, est bien plus grand, puisqu il yaun an jour pour jour… que Je vous fais la cour.

Combe Ne MENMseratidouble Wen

effet, si vous m'aimiez vraiment.

& SIpoinE. = Comment, vous ne croyez même pas à ma sincérité ? |

CLoTILDE. On ne croit à la sincérité que de ceux qu'on aime et je ne vous

aime pas.

& Sipoixe. Me voilà bien!

CLOTILDE. = Qu'avez-vous?... Vous pâlissez ?

& SIDOINE. = ... Le coup a été un peu direct. Adieu.

CLorirpe. æ Sidoine, ne partez pas

sur cette mauvaise IMPTrEssIOn.

& Sinoine. = Ah! vos yeux ne sont plus méchants, merci! je puis donc rester encore un peu ?

CLOTILDE. = Oui, mais pas assis.

CO CPP RAURRS

& SiDoiNE. æ Je resterai donc debout.

CLoTiLpe. # Pas debout, à genoux.

& SIDoINE. Oui, je vous demande pardon de vous aimer trop.

CLorirpe. Eh bien, je vous pardonne, et même, voici ma main à baiser. C'est complet, hein ?

& SIDOINE. æ On est bien à vos genoux.

CLOTILDE. & Que c'est bête, un homme amoureux. C'en est attendrissant.

& Sipoine. Elle pleure vraiment. Ah!

tu m'aimes, Clotilde!

CLOTILDE. # Oui.

SCÈNE DEUXIÈME

CLoTiLpE = MARCELLE

® MarcELLE. — Cela va être très amusant.

A quelle heure exactement ?

CLoTiLpe. Dix heures.

æ MarcELLE. æ Nous avons encore dix minutes. Tout est bien prêt?

CLOTILDE. = Oui. Sais-tu que tu es

charmante ainsi? Tu me ferais perdre la LOTO SEC CAIDISCTIENX.

g MarceLLe. = Ma chère, j'avais envie de t'en dire autant. Depuis que je suis habillée en homme, je te trouve je ne sais quel charme qui me fait battre le cœur.

CLoriLpe. = Tant mieux, tu joueras bien ton rôle.

æ MaARCELLE. æ À merveille.

Ty

C'OUTAENONMRS

CroriLpe. æ Non, non, sois sage | Attends le coup de timbre.

» MarceLre. = Je suis impatiente.

CLOTILDE. = Ah! mais! tu deviens dangereuse |

® Marcezze. = Hélas! si peu!

CLOTILDE. æ Voyons, sois sage, te dis-je. Ah! n’as-tu pas entendu ?

® MarcCELLE. = Oui, et voilà un second coup.

CLoTILDE. = J'ai donné des ordres. Il

entrera au troisième. Jai peur, maintenant, j'ai peur.

æ MarcELLe. Moi, je m'amuse énormément.

*% CLOTILDE. = Marcelle! Mais c’est

qu’elle.

SCÈNE TROISIÈME

CLOTILDE. = MaARCELLE. = SIDOINE

® MarcELLe. = Je taime, je t'aime |

CLorTizpe, æ Chéril Ah! = Ah! = Ah! Marcel! Marcel! Ah! Ah! Ah!Ah!...

GONTARCEHRE MSN En Me MAMA ah-à-à-h !

& SiDoine. = Est-ce possible ?

*# CLoriLpe. æ Marcelle, cache-toi bien la figure, surtout! Ah! Sidoine! Quel bonheur! Je ne vous avais pas entendu entrer. Je sommeillais, je rêvais, peut-être. Il m'arrive de rêver tout haut, quand je m'endors après diner.

#& SIDOINE. =

CLoripe. = Non, par ici. Il y a trop de désordre, sur le divan.

SIDOINE. =

COM EAURES

CLOTILDE. Qu'avez-vous ?

& SIDOINE. =

CLOTILDE. æ Que cherchez-vous?

& SIDOINE. =

CLoTiLnE. æ Vous? Sidoine, je vous en prie!

& SIDOINE. =

CLoripe. # Des soupçons, alors!

& SiDOINE. = ...

CLOTILDE. æ Comme les autres!

& SIDOINE. =

CLOTILDE. æ Alors, vous croyez?

& SIDOINE. =

CLOTILDE. Qu'est-ce quecela prouve?

& SIDOINE. ==

CLoriLpe. æ Ah! tu ne m'aimes pas!

& SIDOINE

CLOTILDE. = Bien, je sais ce que j'ai à faire.

& SIDOINE. =

CLoTipe. æ Non, tu m'aimes encore,

dis, tu ne crois pas ? Sidoine ?

& SIDOINE. =

CLoTipe. = Parlez, à la fin! Vous me détestez ?

& SIDOINE. =

CLOTILDE, æ Vous me méprisez ?

& SIDOINE. =

CLOTILDE, = Les soupçons sontinfâmes.

& SIDOINE. ==

CLOTILDE. æ Je vous présente mon complice.

& Sipoine. = Quoi! Marcelle!

æ MarceLLe. # La tragédie est finie.

Cela fut bien émouvant.

CLoriLpe. C'est vous quiaviez raison, Sidoine, il ne faut jamais.

& Sinoine. = Ah! que tu m'asfait souffrir.

Que tu es donc méchante!

CLOTILDE. = J'ai voulu te mettre à l'épreuve.

& Sipoine. æ Cette fois encore, cela fut

un peu direct.

CLoriLpe.-Cesontles meilleurs coups.

CO MIE CARS

œæ MarcELLE. — Adieu. Je vous laisse ma conquête, mais je la regrette.

& SipoinE. = Mais qu'elle est jolie ainsi | # CLOTILDE. = Il était temps que tu arrives.

& Sipoine. = Eh bien, qu'elle fasse la

femme, maintenant, ce sera ma vengeance.

æ Marcezce. = Non, non! Clotilde, arrête-le |

CLorTiLpe. æ Sidoine |. Sidoine |

& Sipoine. æ Je t'aime! Je t'aime |

CLOTILDE. æ Quelle horreur |... J'en tremble! Je meurs! Marcelle, je t'en conjure |

gæ MarceLré. = Je t'aime, je t'aimel

Je... aim... Ahl-æ4-3-ht!

& SipoinxE. = AAA |

SCENE QUATRIÈME

CLOTILDE = SIDOINE & SipoinE. = Je me suis bien vengé.

CLOTILDE. = Méchant! Méchant | & Sipoine. = Oui, je suis peut-être allé

un peu loin! Mais vous m'aviez donné un si bon exemple.

CLorinpe. Tu fus plus cruel que moi.

& Sipoine = Non pas. La réalité, c'est ce que nous sentons comme réel.

CLOTILDE. = Un simulacre innocent |

& Sipoine. - Moi aussi.

CLoriLpe. = C'est vrai? Dis? C'est vrai?

& Sipoine. = Un simulacre.

CLOTILDE. æ Est-ce vrai, méchant ?

Elle criait aussi.

& Sipoine. Eh bien, crie à ton tour.

CLoTiLpe, Ah! tu m'aimes, tu

m'aimes, tol.

[A NL EAN

11 l'A | L ue ve) is

UE Q Su!

| HAN A? Pas ut HAE 1 | AU RUED k DTA à Que 4 LA LA NS tal ru uen LbrA Aer h x le) un:

Fe : ht on Tr PA ou; ji «\ ln Feu hi LU RUES is w Mi Lie | W a Hu “Ni 10 \s ai HADAUUER | AU LE le NAS 17 À k e" 14

a ni il No tu je

Le, | 1h pl ‘

A AL

ni dl Une x 1 AA A di

\ ta va

À + d LAS e UT ni Le * À ' Le] Û ù b o Cu

: TOR Le Ce Ps 24. LE « | \ vs A 2) À

Fra de} PAPERS 7

Le Er t " où Li

AULINE passaau confessionnal

une demi-heure fort agréable.

À mesure qu’elle détachait les

fruits lourds du péché, l'arbre

allécé redressait ses branches, reprenait son attitude printanière.

« C’est aussi, un peu, songeait-elle, comme quand Amélie me lave la tête. A mesure que les ondes fraîches m'inondent, je me sens devenir plus légère, débarrassée d’un voile lourd, du crêpe des soucis. »

En songeant cela, elle avait honte, car

elle aurait dû être tout entière à la contrition et participer par des élans de repentir aux indulgentes paroles du prêtre.

« Mais c’est bien cela ! poursuivait-elle en elle-même. Et puis, cette sensation de bien-être que j'éprouve, n'est-ce point la preuve même de l’action du sacrement sur la pécheresse ? »

Elle avait conté doucement sans forfanterie, mais sans réticences, toute sa vie depuis deux ans.

= Jai péché contre la chasteté.

= Bien. Toute seule P

NEO

= Moi aussi.

= Et c’est ainsi que vous arriviez à la volupté?

IOI

COMMMEICRRES = Quelquefois.

= Bien. C’est très grave. Etait-ce de votre plein gré ou par contrainte ?

Oh

= De votre plein gré, alors?

ÉHCOTIE

= C'est affreux. Vous méritez les feux de l'enfer.

= Mon père, je me repens beaucoup, beaucoup.

Bien. Continuez... Pas d'autres tentatives habituelles pour éviter la procréation ?

APP RAP S

- Vous satisfaisiez votre passion sans

songer à autre chose, comme les bêtes, selon la parole de lapôtre saint Paul?

Le ed

Vous mêliez vos chairs au hasard, sans autre but que le plaisir bestial ?

= Oh!

= Sans jamais un retour sur vous-

même, un regret, une pensée pour les enseignements de la Sainte Eglise?

Hélas

Sans honte?

AlCD line intenarnt

= Bien. Continuez. Vous vous met- HC/nUctONtenniiees

ROUE

= Sans rougir ?

= Hélas!

= Vous étiez pareille à un démon.

-HOn

= Il n’y a que les démons qui ne rougissent pas de leur nudité.

= J'en rougis maintenant.

= Avez-vous cédé à l'entraînement d’un tempérament trop ardent ?

= À Ja passion, alors?

= Oui, j'aimais.

Fe OAI ECOUmMaAUMMeACIeMMents.

AUXICKCICICOSICEIDICEE.

= Je le fais, maintenant.

= Comment vous avait-il prise ?

= Je ne sais plus. Par des regards, des sourires, des paroles.

Avez-vous lutté ?

Se TEN amas

A CES CNT

= Oui.

= Vous ne le verrez plus?

= Jamais.

= Bien. Continuez.

Et on avait passé en revue les autres péchés, la gourmandise, la paresse, le mensonge, et Pauline se souvenait des goûters délicats, après les furieux repas d'amour, des siestes danslesbras de son ami, des histoires compliquées qu'elle inventait pour dépister la curiosité maritale.. Ce songe! Car ce n'était plus qu'un songe! Ce songe | Elle pleura.

= Puisque votre repentir est véritable, je vais vous donner l'absolution, quil

aurait été préférable de différer, peut-être, mais les larmes effacent bien des choses.

Demandez pardon du fond du cœur à Dieu, que vous avez offensé si gravement.

Son attendrissement avait redoublé, pendant que les paroles latines tombaient une à une sur ses cheveux blonds, à travers un délicieux chapeau mauve assorti à la robe, qui était du même ton, mais plus pâle.

Fanceremonie tue, elle salua sans aucun embarras, le prêtre qu'elle connaissait. Ils parlèrent un instant de la dernière vente de charité dont les résultats avaient été merveilleux, et le pauvre

homme ne pouvait s'empêcher de considérer, sans convoitise, certes, mais avec une certaine lite étonnée cette élégante] jeune femme, jolie et fine, qui connaissait sans doute mieux que le plus retors casuiste tous les secrets de la luxure.

« La femme |, La! femme! Celle-ci a deux petits enfants jolis comme des anges,

Hors

COMME BAURRS

qu'elle conduit elle-même à la messe et au catéchisme. Son mari prêche la guerre sainte et son amant l'a quittée pour M"* de Ruel, qui dit tout haut : « Moi je suis fanatique de Dieu ! » La femme! La femme! »

Pauline, remontant en voiture, pensa à de délicieuses orchidées qu'une main qu'elle croyait bien deviner avait fait envoyer chez elle le matin même.

= Me voilà pure, sans tache, quel bonheur ! Il y en a une, avec sa petite queue rose tire-bouchonnée, qui est un amour |! C'est lui, assurément, c'est lui.

Déjà six heures! Pourvu que je ne le manque pas |! Mon Dieu |! que la religion est belle ! Je suis heureuse. »

DRENS

Et que l'on touche et que l'on sente les lilas.

AN OPEN A TAN

ur: ii d #1 v Lt li D A ja dl { 4 ue Ai UV gt

LA

Es)Far 1 fl \1 16 a La / us F Lu UNE Ÿ | a 1 DAS Ÿ ! QAE NAN, fi APN fé DL

WA

A UTET

"HU x. 'J

ES ci AS té % Ps | / 4 LN À

pe \ ÉATRICE, étant princesse, se d croyait tenue à beaucoup de # À sévérité envers ses adorateurs.

Æ# Princesse, n'est-ce pas un fruit Hire COdOntia RL ch mérite quelques tourments? Elle leur imposait des épreuves. L'un,grandfumeur, dut, pendant une partie de campagne, rester tout un Jour sans fumer. Un autre, qui aimait la danse, dut se priver des plus agréables bals de la saison. Trois élégantes premières, de suite,

furent défendues à un des maîtres de la mode. Celui-là prit la princesse en haine.

OI

GONE RAICMRES

Lionel, au contraire, accepta tout, même le ridicule. Quand il fut bien humilié, on lui permit quelques baise-mains un peu appuyés; il fut favorisé de discrets sourires ; on accepta quelques fleurs; on le choisit pour faire un tour aux Salons ou pour aller entendre les conférences de M. Jules Lemaître. Enfin, on daigna l'écouter tête-à-tête dans le petit salon lilas, qui était l'antichambre connue des bonheurs définitifs. Longtemps, assis, debout, à genoux, Lionel prononça sur sa passion des discours galants, spirituels, ou pathétiques. Un jour, après un tendre mouvement d'abandon, Béatrice reprit soudain sa dignité :

Soyons raisonnables, mon ami.

Moi, je ne dois pas défaillir, et vous ne devez pas m'induire en tentation.

La chair, même celle des princesses, et elle appuyait un peu sur ce mot, est faible. Mais une femme comme moi sait

COAUIITEIUNRSS

souffrir. Née pour la vertu, je lui reste fidèle. Hélas! je ne vous appartiendrai jamais. Soyez mon ami, Lionel, soyez le complice de mon renoncement et le confident de mes douleurs.

Lionel avait ses desseins. Il savait qu'à cette phrase de la comédie on devait se révolter, entrer en désespoir et se briser légèrement la tête contre les panneaux de la petite bibliothèque en vieux chêne ; ils étaient fort solides. Alors, pour éviter un plus grand malheur, la princesse, en pleurant, cédait. Elle allait elle-même mettre le verrou comme dans les estampes galantes de jadis et, telle une grisette, elle se laissait déshabiller très adroitement.

Lionel avait ses desseins... Il feignit d'entrer dans les arrangements de Ja princesse étonnée :

= Nous pleurerons ensemble. Je vous aime trop pour oser contrarier une volonté qui m'est si chère. Soyons amis, hélas!

CROATIE CITES

Béatrice aimait Lionel. Au moment où il parlait ainsi, elle le désirait de tous les désirs secrets de son âme et de sa chair.

Comme il prenait congé, mélancoliquement, elle fut sur le point de serrer très fort et d'attirer vers son cœur la main qui touchait la sienne, mais une pudeur qu'elle n'avait jamais connue contraria son désir. Elle laissa partir Lionel sans trouver autre chose que :

= Déjà!

La porte refermée, elle se sentit enveloppée de chagrin. C'était lourd, c'était épais, cela lui cachait tous les objets, toute la vie. Enfin la souffrance céda un peu devant cette idée :

&« Il reviendra demain. »

Lionel ne revint pas le lendemain, ni de deux jours, ni de trois jours. Le quatrième, un mot, de Londres :

« Chère amie, une affaire inattendue...

J'espère demain, à l'heure habituelle,

vous présenter les devoirs respectueux de votre ami, Lionel. »

Alheurehabituelle ,unbleu«Souffrant».

Réponse de Béatrice :

« Je savais cher ami, que l'inattendu seul pouvait vous éloigner de moi. Mais pourquoi m'avoir privée de vos nouvelles pendant si longtemps, trois ou quatre siècles” Enfin, Je les ai, ces nouvelles, et voici qu'elles sont mauvaises! Dites, je ne dois pas être inquiète? Béatrice. »

Fionebsentlisanticelh dite:

« Elle est vaincue. C’est pour demain. »

Pendant cette semaine, limagination de Béatrice avait faitmille tours, de branche en branche, comme un écureuil. Elle avait passé par la déception, l’espérance, la crainte, l'ennui, le désespoir, la Joie, l'inquiétude, et elle en était là, quand Lionel fut introduit.

À sa vue, elle s’élança, puis s'arrêta, rougissante. Lionel ouvrit les bras; elle y

G'OUML/EURRSS

tomba, fermant les yeux, heureuse, ne pensant plus à rien. Il y eut de longs baisers muets, de tendres caresses, puis ce fut Lionel lui-même qui poussa le verrou. Ainsi, il afhrmait, en même temps que son amour, son autorité.

Lionel aimait Béatrice, mais il avait contre la princesse une souriante rancune. Tout en satisfaisant son amour, il avançait sa vengeance. Après la grande privauté, ce furent les petites, qui sont indécentes, et les singulières, qui sont excessives. Il osa tout et il exigea tout.

Chaque jour ajoutait une strophe au poème luxurieux. Béatrice, cependant, avec l'air de se laisser vaincre par amour, s'exaltait à mesure que passaient entre ses doigts les grains du chapelet, et un jour que Lionel, à bout d'imagination, avait Jjoui naïvement d'un mutuel et simple bonheur, Béatrice, reposée et riante, inventa un enlacement fou.

COUPE UTECS

Alors, il s'agenouilla et baisa ses pieds, non comme un amant, mais comme un dévot et 1l songeait :

« O Béatrice, trois fois femme, Béatrice de beauté, Béatrice d'amour, Béatrice de volupté, je te demande tout bas pardon de ma sottise. J'ai voulu t'humilier, à ton exemple, j'ai cru te traiter un peu en odalisque et c'est moi qui ai fait ta volonté; c'est moi l'esclave, »

À: te

1 Au ni }

Ne ue | A RANCE

ne ui, TS pa Ril

nt ! j AE | | My ni ") M A ul Le Le A A d}

NY

o k | à ni L NA # N RACE nas e te US Lin \Æ ns AIS) y ré Ÿ fu k | \ HUE | k Y ni ve tai SR RERO ELU | } 4 ñ, TURIN } "| i ù ((l APENTA "A | a ü \ | vi en." 4 [th DATE (à (à LA AU NU | t os | a | l'AS d : | ht LE Ù in | É ni ; hi A di ni fl] t INA RES k à : LA qe % | (1 LU | : ; Ke ME La is UD (ETES 40 ; ÿ à IX L'N Den : min (hs r

CL RAE TNA AR | lb TON on ni g SAR Lo Le Kia 4 HU AAAN sf # | 108 EN M AS D. 1 | | | | EAN DL (y f À r i | s" Qt” We | | r 4 PAT Le A A 1 Pa ANA A NT RAI th Ï \ A bif)t j are N À 11 Ï TE 4 ‘o E è (10e k 4 2) RON 4 ré Ame 4 CRC AE SO EI ETES ! (OT À 14 e L

“ “a, { né d ‘r 5 J ti ÿ) | - \ LR} i nl 1 ù } f 4 r nl | (Lt v é | 1 LE l Mn: | È (PA. ù À t 1 b | t/'Œu ; ! A 2 ya v WT w i l Le à A 14 Ma 4 | URI | : | EUP) A t ni . LE à 19 | | AT ü AT TA |] D : P 4 1 ll } D € L t Ü LD» Wa val à UV à ‘ ï \" Ph: l k à } LL 1? FE | Do | Ni + a , L | x Pe. : L | | jf, CL 44 MAT L É h Dr Le Er 1 | ee Le k RL ! L | Le 1,7 CN À ; Fi

D ” A w 2 … _… Le ES nr

Re OR" Cradle DRE A

CORNEILLE

AUDE LANNUAUP NA DAME 1 MITA LAURE F1 A } ue #, os MATRTNUTU MN , d PARA! ARIN AUX An MATE all { j! TL A x ; | A 1 JU MH l | 1

ny St " A

tn

(Ab ti | RU Lu ji 1141)

| NU {" 1 | { À j}, LUE \ TEE dk (ni Hi 1 AE AA qi ot RÉLAN TOUR ie k je pt à RO pas Wa) ii th A] MAP my D qi | | hi LA 4 in 4 (à É) H 0 1 " "A AU k (re 1h ï | | MANIA . j ' He! { l ke À (ul WA

14 AN uit [A ; M Y \l l \ À j 1} n [A LH Al \: Ÿ fl }} KE 4 Al CVO-RANMNEX LA NY | (NPA AUS EL N ÿ h 1 À EN Eine TU il jt XX 4, H\ ti VS A? l Al (I) A M l IN UX , (it is 1 | th Al { nt "! NA A VW Rat W Win À din {Le ti jN FA 1 ut ÿ ORALE « fe an Li ant À ALI AT IE ph AA d' ati FA " nl cui A b4 AO RE EEE | AN qu W à UNer ut) PADRIEAIE HAAA UE 4 mt h ; AL PAL STE! h AL | k ur ui 44 Rue NA | 1 L'un 10: NON DATE C'ANEA 1 HAN: DAC RTL TLAANINNNEE PARU EU TUI K f {: 1 by CA LA jy fu [IH } k al AU Lx (x LA taf jui Mes | A FL | 1H NN! RAS RARE EU HARAS jé | DORE A A D A NARUTO \ qi NE QIT { + DIUX A nn L al L H al | LATE RAT A { ff: \ ERA | AD un Î Ù 1! d Tel 2 à UN jURIN-QU Fe FUTUNA NE OS PATTES pl (4 AT TE RATE LOS LATE NES TERRA MATE E A FACE AN te f l sa ON (il UM | A nl (l ; 1 \l il ru (t AB Le M LP à L'ERR À DE | Ao AN ni } {| | | Nr M A IL 1! 4 | L ont A CP NOR LT LE SR REED LG \ R Ut L'URIOUIRA-TR MORIN TUTO S | \1h ' j |!) n\ LAN (| l ue l ll Îl }À Ll fun 1 AA | ll Y! ; } ! : Î L s'hN A ta AAL Lt WT 1 tt L k { { 4 ÿ | LL ti 4 MAR ï | th. l \ : | { j 'h LOT LOL 4 TON Lun | l UE 4 h \}! (VA te l fi i "i 4) 1 H l Il in ti MANAAVRIANNE LE LE (ne LR PTE (AP} CHAN DUR HN l'ai 119 ant {y | NA | À MATRA fil LAN PPT TA-PIE RUE NAN UN j W | \ nue | vit Ni { WU te th) | Cu | À M) {4 E Ve LI UN NAME DAT 1! (l (UN WP) AN fl | } gi : [l nt EM : RRNT ! HA , H ñ î It la il | 4 y) (. AA î x Fat NET | il } RH LR { AN DA A LE { L'TAUUR Tan AMEN SLT ah AL | OPEN | nl BY ik MONTS AE AN PL aa AL ANGEL (are ANT ne \ (9 L'UVOS ÿ ri F pire | Là Ü A 4 à (| LI L tL | di VNTOMU NE (he f Ÿ tu , tu f f. & | \ "+ LATE A RUN A ane NAN 1 ni LAN HUM (HARAS IE ; ATU-NENOT À (ALI ï (or | 4 1h (Al aa | At 4 là) Ve x | N EU b HI ul AA Hit Win qu fl Je W ne Ut À AA pti LU TaN JAN (F Wii di ti (i ji | NUE FN AE D ROTIOR PEN AE A CAT | UT In AL : KIAIN

on M UE UN | dl En ts il QUE (AA! NUE? | 1} N | g'} ‘ AT AI po i A (: FFE quiet NA MH A A DU WU LEA LATE AD HAT nu UT LEP j'ai NT EUR ON UNIT 4 { n il (9 ni QUE li QU LT ni LM qui if! | OUEN NE RUN Li h Lu FRE LOT APR Wa RO LT \ SUUER EURO RE ME A LE NEN | Qu k Mi MEL JR | MA " 1 Au au A RAMATEU } jl M | 1 ' {! Li nu PA ail Li (Al nt À h 4 , LOI! ON OA-NENTE HAT AUD PARTONS nl hi 'h UE # VAL R fl NOR NUE PLAN UNE N°? ñ W PyUL { h f: \ { vi 4 AUS { . {| . 1 l] an ,} EL | (o je in Jh WA] UE ROAN (ut Lo Al | À. ; ï | nl | ll LEUUY \ 1 fat ! !} d! 4 | fl ten al AUX \ , f N 1} { | À | à A] DE PR CLEA LE AL OX D EN RON A EE AL LS A AE CNT } [Wl [u ‘a En et NA CN TUE TUE LUN € A OL LACET APN AUS D AIME D #}h A) Let { h 14 [F { if AMLUN EE #al A HINITE NL MUILY h à D De QUE OP PE DORA LUE € AE SCO RU ani NU ATUHEPe WU Vi t M ;

Rte

ue qu

ai Nil ni |

NO IE 4) je ny

et - St Le ES > ne mil Sn er - =

M 1 gl je

REA RE ps | nu ANUS que Û (1

| fo RAA D INNUrANE 1 ‘ 11 IA Au FAN je ALU DANAREAE {

pos A

MUR TA lt \

US

7 OUT Fr CR

à. ja ds AR LT UT pi D; To L Aux L dal L t LE RTRN SENS OPEN PRO ER RENE TE "vu mn | De Te ’ PTT EN

UAND le capitaine entra dans la petite salle où elle travaillait avec sa mère, Berthe se sentit comme assommée. Elle ne put

se lever qu’en comprimant son cœur. Vite retombée sur sa chaise, elle baissa la tête. Ayant l'air de plier son ouvrage, elle frissonnait, heureuse.

La mère se répandait en grâces et en paroles inutiles et vulgaires :

«On ne l’attendait pas de si bonne heure.

Onaurait voulu s’habiller et le recevoir dans le salon. On aurait mis, puisque c’est la

Fi)

(CHONEM PAUSE

mode à Paris, quelques fleurs dans les vases de la cheminée. Et surtout, on eût prié Monsieur Bernard d’être là, car rien n’est plus intimidant pour des pauvres femmes qu'un brillant officier. »

Elle avait très peur. L’ordonnance, qui était venue dans l'après-midi, en courrier, visiter la chambre, déballer un porte-manteau de campagne, n’avait pas donné à la vieille domestique une idée très avantageuse du capitaine.

== C’est un rude homme,allez, avaitil dit, grand deux fois comme moi et qui mange comme un diable.

= Seigneur Jésus, est-ce possible! On va lui faire un bon dîner et un bon lit, à ce bon monsieur,

= Ce n’est pas un bon monsieur, c’est uni dur ANCUIT NTSC MlANARSIxe Nelires:

Maintenant, salut à la compagnie.

= Vousallez bien boire un coup tout de même, monsieur le militaire.

= Tout de même.

Et en buvant, le militaire avait précisé l’idée qu’il se faisait de son capitaine : une belle brute. Aux propos répétés, toute la maison avait tremblé, mais non pas Berthe. Monsieur Bernard était allé inviter à dîner le percepteur, homme avisé, pour n'être pas seul face à face avec un être aussi redoutable.

= Nous le griserons, avait-il décidé.

Ce sera le moyen d’en venir à bout!

Madame Bernard se disait, de son côté :

« Je le gâterai. Les sucreries, 1l n’y à que ça pour amadouer un homme. »

Berthe avait songé aussi. Elle avait songé : « Voilà donc un homme! Je verrai enfin un homme. Ah! qu'il y a longtemps! Peut-être qu’il me fera du mal?

Peut-être! Peut-être! »

Et elle avait voulu absolument travailler comme tous les jours à sa broderie, pour n'avoir pas l'air de s'émouvoir :

DITIS

« Allons-nous avoir l'air de gens qui ne reçoivent Jamais personne? »

Et tout en tirant l'aiguille, elle répétait en elle-même :

« Est-ce que mon heure est venue, enfin, l'heure définitive?

On parlait des grandes manœuvres, du pays, de sa fraîcheur, de lherbe, des arbres. L'officier esquissait des tableaux champêtres, vantait le charme de la petite rivière sous les saules, déplorait d'avoir été obligé de laisser piétiner un coin de pré vert tout fleuri de boutons d'or.

Berthe, étonnée, le regardait, déçue de tant de douceur, lorsqu'il accentua son admiration en claquant son genou et en proférant : |

= N. d.D.! le Joli coin de terre! I] y avait une grande fille qui continuait de battre son linge et de temps en temps se levait pour en étaler une pièce sur un têtard. Boufre! si J'avais été seul! »

GRO BAUNREES

Berthe, redevenue heureuse, songea :

« S'il avait été seul avec elle, il serait arrivé deschoses terribles, c'est évident. Oh! si je pouvais être seule avec lui ? »

Comme lofficier louait le jardin, qu'il avait entrevu en entrant, Berthe parla pour la première fois :

= [lest très simple, mais si vous voulez le voir ?

= C’est cela, dit la mère, et tu couperas quelques fleurs. Je vous rejoins dans un instant.

Au premier rosier, le capitaine voulut prendre le sécateur :

= Je couperai celles que vous me direz.

Je ne veux pas que vous vous blessiez les doigts devant moi.

= Non, non. Me croyez-vous si maladroite ?

Elle fit semblant de lutter, tout en se laissant prendre l’instrument. Il Jui ouvrit les doigts doucement.

DE

= Bon augure, dit-il. Avoir touché une si Jolie main donne envie de toucher le cœur.

Elle ne répondit pas, songeant :

= Tout va encore se passer en fadeurs!

Alors, elle se fit agressive. Comme le capitaine tendait une rose d’une main toute balafrée :

= Du sang? N’en mettez pas sur mes fleurs, au moins. |

= Mais, c'est beau, le sang.

= Non, c’est sale.

Je ne croyais pas que l’on dît jamais cela lun otciémiautalion-tanftecesà moitié fendue d’un coup de sabre.

Elle le regarda. « C'est qu'il a vraiment l'air fort en colère. S'il osait, il me battrait. Que lui dire pour l'exciter davantage?» Elle ne trouva rien, et il y eut un long silence.

_« Encore un, songeait-elle, qui est maître de ses émotions. Je m'étais trompée. Il ne m'attaquera pas. Ah! que je suis lasse! »

« En somme, se disait le capitaine, elle m'a insulté. Ce n'est qu'une femme, soit.

Elle m'a tout de même insulté. Il me faut une réparation. »

Le capitaine regarda autour de lui. Ils étaient dans un endroit écarté, clos par des massifs de verdure.

= Le panier est plein, je crois, dit-il, voici le sécateur.

Et, commeelle tendait les doigts, un peu inquiète, malgré sa résolution, du changement d'attitude dans l'homme qu'elle observait, elle sentit deux mains s'abattre sur ses épaules et, aussitôt, une bouche s'écraser sur la sienne.

Son geste de vengeance achevé, de vengeance ironique, le capitaine lâchait les épaules, et se reculait, quand il éprouva qu'on lui rendait avec passion son rude baiser. De l'épaule, une de ses mains descendit sur le sein gonflé; l'autre bras soutenait la taille qui se ployait. Pose éminemment

classique et dont les suites, non loin d'un lit de verdure, sont les maladresses à relever une jupe prise sous le corps affaissé. Il faut le plus souvent que la tendre victime, qui n'a point perdu le sens des plis, vienne délicatement en aide au brutal. «Oui, oui.

murmurait Berthe ».

Mais, du côté de la maison, une voix appelait : « Berthe, Berthe ».

En se redressant, elle dit :

« Nous avons la nuit. Je viendrai. En attendant, silence, froideur ou galanterie fade ».

L'officier, au grand étonnement de ses hôtes, mangea et but fort modérément. Il ne fuma que deux cigarettes, mais accepta beaucoup de café. Son attention, toute la soirée, se concentra à deviner les motifs de conversation qui pouvaient déchaîner l'éloquence de ses partenaires. Il fut assez heureux pour les trouver. Pendant qu'ils parlaient, il réfléchissait :

« Vierge? Un amant? Des amants?

Innocence? Perversité ? Curiosité? Bêtise?

En tous les cas, c'est grave. D'abord ma conscience ? Ensuite... le mariage? Je mettrai le verrou. »

L'instant d'après, le mâle songeait à la belle fille qui se livrait :

« Pourquoi des scrupules ? Quoi, ne pas cueillir la fleur le long du chemin? »

Enfin : « $Sije ne prends pas, j'aurai des remords pendant deux ans, peut-être toute ma vie. »

I] la regarda sans affectation, cependant qu'elle lui versait une tasse de thé, et il osa dire :

= Oh! pas tant, il est très fort, vous allez m'empêcher de dormir.

Pour toute réponse, elle leva la tête, le regarda et baissa les paupières. Il sentit que sa tête tournait. Certes, ce n'était pas sa première bonne fortune, mais il n’en avait pas encore eu d’une telle qualité. Cette

jeune bourgeoise de campagne décidément l’exaltait au plus haut point. Quel était ce sphinx à cheveux roux? Il en humait d'avance la nudité avec un tremblement. Il la voyait toute blanche, pareille aux statues de marbre qu’il avait désirées jadis plutôt qu’admirées.

= Vous allez coucher dans la chambre orange, dit Madame Bernard, qui commençait à somnoler. Un caprice de ma fille, qui l’a voulue toute de cette couleur. Mais vous l'avez vue, déjà. J’espère que vous y dormirez bien.

Ce dernier mot futatroce pour officier.

Cette intervention maternelle le rejetait dans son indécision.

Berthe devina peut-être l’impression mauvaise, car elle ajouta :

= Orange, c’est ma couleur. Il me semble que je suis moins laide au milieu de cette flamme, où je me fonds. Personne n’y couche jamais, dans cette chambre, mais

GOUT EU'R:S

moi Je m'y retire souvent. C’est mon domaine.

= Et qu’y fait-elle, je vous le demande ?

reprit Madame Bernard. Elle lit, elle rêve, car nous sommes un peu rêveuses. Que voulez-vous? Les jeunes filles! J'étais toute pareille à son âge. Mais moi, j'aimais le bleu.

= L’orange aussi est une belle couleur.

= Dites que c’est la plus belle, affirma Berthe.

= Cest la plus belle, dit l'officier.

Maintenant, ilattendait. Aprèsavoir fait sa toilette, 1l s'était rhabillé à demi, et il fumait une cigarette en dessinant des arabesques sur les marges d’un journal. Il ne pensait plus à rien. Seulement, son cœur s’arrêtait de battre, à chaque bruit, à celui d’une mouche réveillée,

Toutes les dix secondes, il regardait la porte. Il se leva pour aller y coller son oreille. À ce moment, un panneau de

GOUT RIENRS

tapisserie, près de la cheminée, sembla se décoller. « Suis-je halluciné? »

Il alla vers le mystère et il y arriva comme il fallait pour recevoir Berthe dans ses bras.

= Ma chambre est là, expliqua-t-elle, après avoir accepté et rendu le baiser d'accueil. Tout simplement un double placard, dont j'ai pu rendre mobile la cloison intérieure. Que de fois, depuistrois ans, je suis venue voir si tu étais là | Personne, toujours personne ! Mais enfin te voilà. M''aimeras-tu au moins?

Voyant que ces paroles étonnaient son amant, elle reprit :

= Celui qui vient est celui qu'on attendait. Tu es venu et je suis à toi.

Marchant tout bas, parlant tout bas, ils arrivèrent au bord du lit et s'y assirent. En la serrant contre lui, le capitaine sentait, sous la légère robe, la beauté corporelle de la jeune fille. Il fut très ému, mais il eut le courage de dire :

= Non, tu es une folle enfant et je n'abuserai pas de toi. Si tu veux m'aimer, nous avons la vie. Vous disiez, imprudente et innocente : « Nous avons la nuit. » Moi je dis : « Nous avons la vie. »

Elle laissa tomber sa tête sur la poitrine de l'offcier, en serrant très fort les bras qu'elle lui avait passés autour du cou. Puis elle la redressa, sa tête rousse, aux yeux d'or ardents et fous, trouva les lèvres qu'elle mordit, et se renversa, entraînant sur elle l'homme, qui entra.

« Aurions-nous, dit-elle plus tard, en se pelotonnant dans le giron de son amant, aurions-nous Jamais retrouvé un instant pareil? »

Deux mois plus tard, la chambre orange fut la chambre de noce.

Ils furent très heureux et parlèrent bien souvent de leur aventure, mais Berthe, je pense, n'avoua jamais à son mari qu'il était le troisième capitaine pour qui elle avait percé les murailles.

HeNBUIE

C'EST UNE CHOSE x x x x x x x x x x x x

JAUNE 07010010 :0:.90:01:10 :0 9 1% 010, 0:00: 0.0 NOIR x x x x x x % x x x À k x k À % À À À BLANC OLOrODPONOrO CO OL ON 0017010 0 0107010 BLEU x x x x x x x x k x x k X À % ke À À XX VICGEEL OO O-OT0OUO 0101007101: 0. 010:010 10" 0 ROUGE x x x x x x % k x x XX À XX À À ke ke VERT G'OLOLO-NOL1 O0 010" ON DO 0 0100/0110 ZINZOLIN xx x x x x x x x x XX À À À À À À ROSE 000"0 10 000 01 07:0101:0 00 :0.0:0/070:0 POURPRE x x x x x x x x x x x x 4 x X % k x x% MAUVE 90/7011 0107.0101: 0109 O 07070 0: 07010! 0

LILAS xx x x x x x x k x x k XX À k À XX À

PAGES

m1 d k AT

ne W { 1 4

Ü "LS k D]

AT ee- FD. &

Pie ps

" _ ne

U | { FN L Viet ; i 1 \ A 1h [l | L HA Tu à he } | es AA r & y ; FRET , | ra Le h % la | Lire n1 re ! j 4 a ‘A | À PEL) SU TR AR AR A Da TRE | DR AN ET LES id hi nn &” Ji les { 7: f à, i L 1 FA h (} 4 à LA MINNTTEX à "1 © L: x À (NL

DE EE | + j pi fl M À eu À L { i à 1 : M ll A D P 4 ; Ü or . : el AE L # 4 , sr &\'&" LAC D À ù à NT 4 ñ à D | } \ La t | ‘ f ni 0 LE 119 4

Lie y | À NA L | A L , A | { a Û | 4 LÉ v 1 a ; ur b [{ | tu uL” à pt j AT d: £ " [n PL RER $ ÿ” Mr n tri HE j A À 4 ÿ à n ! hs x4 } Fa [A à \ 4 AUX ; EAP ' [d L \ Ni rat 1:) L HPHAUNTE { 1 | di Le d Û ; 1 EAN li 1 Ÿ $ CAS LL ARR ES a | P ets UE US x | R ; la, 4 os " Fi A di ÿ 15 PEL ATX (TRRE RE | LATE MANU SUIEE Hé M A 4 A [A tr Lai Loft DA (4 NE 4 la ere 112 , pet D) ne | AP? LOL ë L . du ti “1e FH a: ñ ; : WIL ' FE ei he Pi L d ll #4 4 NT À e L F4 117 Ê RARMTLE ARES ! pe “ 1à . +} ah 4 au (1 TA ar ! | He nr A À { ar Fr He Fr q EAN (fa 04 À NAT EN VETT à WAR AN , LA -LES A 4 1! {

k ARS OR RAR EL E TA À Hs Var mk sn Ut WAILEL à ; Ni 141: : 4 (A

M | | 1e \ove 1 COR IARE AN 1 Ÿt |

Li VO Ans

PANTETT LS : Rp

RU | VE va qu

f' TU { à © M 4 AU (IF Li A

LA PRÉSENTE ÉDITION COMPREND

CINQ EXEMPLAIRES SUR PAPIER. IMPÉRIAL DU JAPON NUMEROTES DE I 4 V AVEC TROIS SUITES DES PLANCHES, DONT DEUX SUITES D'ÉTAT, L'UNE SUR VERGÉ MINCE, LES DEUX AUTRES SUR JAPON.

DIX EXEMPLAIRES SUR PAPIER IMPÉRIAL DU JAPON NUMÉROTÉS DE VI 4 XV AVEC DEUX SUITES DES PLANCHES SUR JAPON DONT UNE D'ÉTAT.

DIX EXEMPLAIRES SUR PAPIER IMPÉRIAL DU JAPON NUMÉROTÉS DE XVI A XXV AVEC UNE SUITE DES PLANCHES SUR JAPON DANS L'ÉTAT DÉFINITIF.

DEUX CENT QUATRE VINGT CINQ EXEMPLAIRES SUR VÉLIN BLANC DE RIVES, FABRIQUÉ SPÉCIALE- MENT ET FILIGRANÉ, NUMÉROTÉS DE 1 À 285.

EXEMPLAIRE N

IL À ÉTÉ CONSTITUÉ, EN OUTRE, VINGT -CINQ EXEM- PLAIRES HORS COMMERCE, MARQUÉS DE 4 A Z, RÉSERVÉS AUX COLLABORATEURS, AUX AMIS DE L'ÉDITEUR ET AU DÉPOT LÉGAL.

LÉ n Le Ni LA |) ñ, 1 { à AE tte n' D | su FX n “ | n FOR | ; f STE ue d ll RME / NE, "4 ! \ RUE 80 UE LL 4 Un: air 4h an! ds ÿ ‘ N init MS TLUQ AZI ML: | { ? | Un AE l l A 0% È WI ñ 14 ' Î 1})} ' TLr | ti " I al t \ MY: ' | J ‘ l'ETu L pal 1 A LR, HE \ | [14 AN F EP Li 23 !

| AA \S AU 4 } {11 4 Le : l l hi | MS i LAPAN TE NOT PERTE L fl + nt d'A ant 04.1 FU À { ! Pure "| | | { ‘ , REA + PAT , Ta (NY v! { | Î :

VA | Al AE Ao Pl AAA { è LL NA CUT IAN TS LR OR I AO PEER ER OS CIN MCE LE 4 LE ils ANA ILES UE RAT AT ri Tv 1

LÉ à } { "LLC Lu) } . 18 An L a { fi O4 FAR HO PA ti AUtE » TK IAUCIECE uh' Ra N Lu TOM LT "M \ = JIUARAE j* RAR 4 el { U AN 1,144 M4" f G'u l'E! AA US AS ZE ARE PANIERS LORS Au NCUGE € PE AOL (JA Ah; 14 (16.9 Ut À TA 1 | A & th } 4 À OA } et NAT L EN ANA Vh. M LATE jh) 14) a. X y Le \ L: . 1 { | h à AULNE "&. vs \u 154 él [! K she) | dv | K: Lau à MI NT L'A-PENNE \tat 14 LUN 1 ti } | | n L 1 CR A ñ î N { | , THE Lu, PAL } h F1 N . | 1 n f y in {LIRE N Li

LPS À

he Ne à | pont (Et? . | { k Dr (HN l hr i) th, LA : 14 F AU A NAN Et nl NAME | RP PARA RATE Ut Ji MATE D'ETAT XL ATAN | AL HN TEA ann Lai WE 9 } PET (e 4 } pi ê my ARE LEP | ni l ve i ME el ti Vi POLL. LP 6 ï EU VAI PREI FT AU Cp PR PAC MON N E AAC AAIS EN LP LEA j DUTENR ROUX ROA he ALU NOTE PAU RE PARA NANTANT Rte A LE 12 HA k LEA FC { | (» { : [ds À: tkt) 1 Lt {A QU'A | aan ee Al ERA NCA IA n PRICE ARNO LAN OR OT LA 14 INPUT D AT (18 LE". ON \'ANN'ICIR OU : H Vrai À | DRE QUE PEN es {! } (T4 j'y RADRIE ! # | AL « Li l : ' k 1!) Ua LE UY hf 2 1 11 ” H à si \à L'A i j y Nid "4 ! o i tn AQU!

DIU M

TR LL D Af eu ft F y ver M LE {

| 7: 1 hi M W 4

| Vin ù { Al 1 mA ‘

A RDA NNQ FO APM MEN ET AN pur N oil je % vai

At f on ne A ZA SL 1e

ei f

ni | 1 di fs | TU (

U RAMGLIT An Arr

ee : Eu | | A PL TN

LL Lai VO

la IST TA il ca “ CN LL r' L A à { P2 L Le eo d LI L à ç è Î £ ne | 4 ; ; E oi d

À L | AN | n | !

" | 1 1 24 d mn 1] ?

n { Lire .

f ‘ ‘5 OMR :

| [| Wt y a 1 3 { f np l À GS { #2 1] Len = ü l ; à N'ir | OUTUN 9 LA D ETR | A A! TC Feb À } | TN l RON l } tri A7} RU A } griA dl \ AA PE p} LT NN DL TUE À [l) | Le) | f «]4 HOT a à 4 nd, TN : LA Fa 12 à L ju ; LA : 4 W PROUESE | LUN) l { BURMAA (AS «nt “OREN 1 LS NE ‘ & 4 Da f ip un H af VF) . dé d'A ! l di { rt { LI à (1

7} d WI A A! LH a W | | À ! (ie { D Li .) WA ë LORA | ARRET pl Ki A NA . HT d Nik Ÿ [NA] * î | CPAS Pi L À PA | CAT AT }

nn À nt pui . f

SCSp9—LS-CT—NS—CS8"T pofqns ANIOREUS UOFJPJUI-SOIT SI9AO9 JO SUIPUIG [EUISTI() 004 21NJPIUL IA UOT)PI3SNII] SORTIES)

JeLUIo JA

SUIPUIG OUI] UOHIPE

uorIpuoT

UOIFEI90SSV

ydersomnvy

:MO[94 p9I89IpUT

UOSPII 9} JOF UO1J99101d [e199dS U9AIS ST J00Q SIVIT,

+ nes. Pan 2: us + "7 o _ sh + E - LÉ « L me > + z ED g Ê À à = r ñ ? ’ — + è LS s à: L # The = sr cé — 9 FE $ 3 D Là = L À = < & EU . anis til à VF... £ ; \ À L

Es % F) :

Sources et licence

Texte : https://archive.org/details/couleurscontes00gour. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : li-regratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.